

Le QUARTIER

LE GILIM

Directeur: JEAN VALLERAND

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

Rédacteur en chef: ROGER CHAPUT

SOMMAIRE

ÉTUDIANTS DU MONDE	JACQUES LÉGER
EN PANTOUFLES	MAURICE MERCIER
CONQUETE DU TROPHÉE VILLENEUVE	
EM MARGE D'UN RÉFÉRENDUM	WILFRID DURANCEAU
LES STYKA	MARCELLE BENOIT
ORAGE	CUBISTE
CARABINADES '38	GUY BEAUDET
JAPONAISERIES	P.-E. B.
FRIDOLINONS	JEAN VALLERAND
CINÉMA	JEAN MADORE
VARIÉTÉS	JEAN VALLERAND
DEUX DISCOURS	JEAN DRAPEAU et JEAN-PIERRE HOULE
LA DERNIERE!	PHIL MALOUIN
KANDAHAR	JEAN LANGLOIS
À BATON ROMPUS	GABY
LA JEUNE FILLE	PIERRE BAUDOIN
PYROGRAVURE	LES FRERES GRIMM
QUESTION DE TACTIQUE	D. J.



NOUS L'AVONS!

BILLET DE LA SEMAINE

"VANITAS..."

D'après un maître en la matière c'est un défaut de n'avoir pas ce qu'il faut ou d'avoir ce qu'il ne faut pas. C'est clair? M'appuyant sur ces données j'entreprends avec entrain mon second billet quadragésimal. Cette fois-ci j'y vais sans hésitation, sans ménagement, avec un secret plaisir même.

Il s'agit d'une déformation qui n'a pas d'âge en ce sens que les hommes de quarante ans et les gamins de vingt printemps en sont également affligés. C'est un peu comme une tache de vin quoi! Ça ne s'efface jamais. Appelez ça, orgueil, fierté, vanité, suffisance ou fatuité, peu importe. Une chose est certaine: c'est un défaut exclusivement masculin.

Je concède que la fierté et l'orgueil ne sont pas des défauts physiques, puisque, souvent, ils tiennent lieu de principes contre les lâchetés, les défaillances et les malhonnêtetés, mais la vanité, la suffisance et la fatuité, c'est du clinquant qui dépare et gêne les hommes les mieux doués. On dit qu'ils sont la preuve d'un manque de jugement ou le signe de la sottise. Je ne fais pas mienne cette opinion, du moins intégralement: sans blague, si tous les fats étaient des sots, combien de carabins pourraient... tut... tut, j'allais être vilain!

Où finit l'orgueil, où commence la fatuité? Ça c'est embêtant à définir quoique la nuance soit bien perceptible. Disons que l'orgueilleux professe le culte du moi avec pudeur ou réserve, alors que le fat dépasse la mesure. Chose étrange les fats se défendent de l'être. Quand on est assez intime avec eux pour leur en toucher un mot, ils ont des ripostes stupéfiantes de candeur, telles: "J'ai conscience de ma valeur," "Je ne souffre pas d'un complexe d'infériorité", ou "Je n'ai pas de fausse modestie". Il faudrait donc déduire que la modestie ne sert d'abri qu'à la bêtise... C'est vexant pour les humbles, s'il en reste!

Tout de même il y a des fats amusants, tel notre Bât, en littérature, et son sosie Impartial. Les deux exagèrent leurs possibilités, si je puis dire: c'est ça qui fait leur charme car on ne les prend pas au sérieux, on leur décerne même des brevets d'humour alors que, perplexes, on se demande: "Se paient-ils ma tête ou la leur?" Mais ce sont là des génies!

A brûle-pourpoint j'interrogeais l'autre jour un étudiant au sujet de ce manquement. Rendez hommage à sa présence d'esprit puisque, sans méditer, il a pu me donner une explication sensée quoique non probante: il suppose que la fatuité peut bien n'être qu'apparente. Ce serait une façon de s'auto-suggestionner, de sa gaver de confiance, pour conjurer la déveine. Si tous les vaniteux n'avaient que ce louable but je m'inclinerais, mais tel n'est pas le cas.

D'où vient la suffisance masculine, car elle prend sa source quelque part, j'imagine. De l'admiration féminine? C'est bien possible. Si peu expérimentés que soient les carabins ils savent que la femme a besoin d'admirer pour aimer. Or le temps des duels, des croisades, des mousquetaires frondeurs, est défunt; il n'y a que le sens romanesque des jeunes filles qui persiste à vivre. Alors les jeunes hommes ont trouvé un succédané: se basant sur l'axiome: les gens ont de nous l'opinion qu'on leur donne, ils ont essayé le truc. Mais ils ont tant et si bien exagéré qu'ils sont devenus leurs propres dupes.

Je ne voudrais pas, carabins, vous laisser l'illusion que les jeunes filles sont aussi crédules qu'elles le paraissent. Il se peut qu'à la première rencontre elles ouvrent des yeux étonnés et s'épatent facilement. Mais à défaut de discernement l'intuition leur fait reprendre leur lucidité. Elles voient l'exacte mesure de votre taille et vous n'avez pas de juge plus implacable. Est-ce à dire qu'elles vous feront part de leur clairvoyance? Que non. Ça les amuse de vous voir faire la roue, puis elles se lassent et vous délaissent pour quelqu'un qui ne vous vaut pas bien sûr, mais qui vous dame le pion en modestie.

J'ai souvent à vous défendre auprès de la gent féminine. On me dit: "Fi, les carabins sont d'affreux prétentieux!" Que voulez-vous que je réplique lorsqu'elles me rapportent vos vantardises. Je tente bien de leur faire croire que vous avez raconté telle prouesse pour leur faire une niche, ou pour voir l'effet que ça produirait, mais elles sont de fines mouches allez... Et puis c'est malin de plaider une cause lorsque la conviction fait défaut et qu'on n'a pas le code civil en mains.

Allons un bon mouvement, voulez-vous? Mettez une digue à ce flot qui menace de vous submerger. Resaisissez-vous que diable! Tout de même n'allez pas vous amender entièrement car alors j'aurai des ennemies jurées aux quatre coins de la ville. Ça aide tellement notre jeu que vous soyez vaniteux: nous pouvons obtenir tant de choses en caressant cette faiblesse. Vous êtes scandalisés de cet aveu? Pourtant n'êtes-vous pas les premiers à user du stratagème? N'est-ce pas là la clé de la diplomatie, et qui êtes-vous sinon les diplomates de demain?

MOUSMÉ

É D U C A T I O N

PAR

JEAN VALLERAND

Ils portent le poids d'une terrible responsabilité ceux qui ont accepté comme rôle, comme fonction, l'enseignement et l'éducation des jeunes. A quelque degré de l'enseignement que ce soit, primaire, secondaire, ou universitaire, la responsabilité du professeur n'est comparable qu'à celle du prêtre. Il est cet humain entre tous à qui sont remis de jeunes êtres pour qu'il en fasse des hommes, pour qu'il en fasse des femmes. Et je ne comprends pas que certains acceptent cette charge avec autant de légèreté, d'insouciance que s'ils choisissaient le métier de plombier ou d'agent de police. On ne devrait raisonnablement s'engager dans l'enseignement que si l'on a la vocation et non dans le seul but d'assurer son existence.

L'enseignement ne consiste pas uniquement à faire assimiler aux élèves les éléments d'une science. C'est beaucoup plus que cela. L'enseignement consiste avant tout à développer harmonieusement des esprits et des coeurs. Il serait complètement inutile cet enseignement qui ne réussirait à former que des savants. Il faut absolument que les jeunes qui sortent des collèges et des universités soient des hommes et des femmes préparés à jouer leur rôle, à le jouer avec enthousiasme, en s'y mettant tout entiers. Nous n'avons pas besoin de dilettantes, nous ne pouvons que souffrir de la présence dans la société de demi-savants au coeur sec, à l'âme sans idéal et sans charité. Là réside le premier devoir de tout éducateur: enseigner la charité, enseigner l'amour. Les maîtres qui ne sont pas des maîtres d'amour peuvent garder pour eux leurs savantesses; nous n'en avons que faire. Rien dans la vie ne compte qui n'ait été inspiré par l'amour, et conçu dans la joie. Les maîtres doivent être des scandaleux de la Joie.

Cette charité inspiratrice se manifestera dans tous les domaines de l'enseignement. L'éducation étant avant tout une école de charité, les professeurs ont le devoir impérieux de semer dans les coeurs et les esprits de leurs élèves les pensées et les sentiments capables d'y faire grandir cet esprit de charité.

L'amour, l'enthousiasme sont, si on peut dire, la lymphe qui doit baigner cet organisme extrêmement complexe qu'est l'enseignement. Car l'enseignement doit aussi être un organisme et non pas un mécanisme, s'il veut être vivant. Et cela à l'école primaire surtout. Les enfants, précisément parce qu'ils ont encore des coeurs neufs, des coeurs intacts, des coeurs que n'a pas touchés le dégoût des hommes et du monde, sont de tous, les plus aptes à accepter cette semence de charité. "Ce qu'on appelle un homme, c'est-à-dire l'homme moral, est peut-être formé à dix ans" a dit Joseph de Maistre (aujourd'hui vieux jeu). Si l'enfant ne s'est pas formé à l'école une menta-

lité d'amour et de charité, il y a peu de chances qu'il commence au collège. Un enseignement qui tentera de l'humaniser au sens le plus élevé de ce mot, n'éveillera pas en lui d'échos et ne réussira pas à marquer son âme pour longtemps, à moins que cet enseignement n'émane d'un homme exceptionnel qui, par toute sa personne en même temps que par ses paroles sera un formateur. Si le jeune homme n'a pas le bonheur de rencontrer un tel homme qui captivera son esprit et sera vraiment l'initiateur de son intelligence, ne lui demandez pas d'être autre chose qu'un dilettante.

Pas plus que le prêtre, l'éducateur n'a le droit d'être médiocre. Et je parle ici de la médiocrité du coeur. Encore une fois, des savants qui ne savent qu'être des savants, sont inutiles, ils peuvent même devenir nuisibles. C'est la charité qui a inspiré les découvertes de Pasteur, de la famille Curie, du docteur Carrel. Sans la charité nous ne connaîtrions ni le sérum anti-rabique ni le radium.

L'humanité souffrante traverse actuellement une crise. Tout le monde le sait, tout le monde en parle. Cette crise est morale avant d'être économique ou sociale. Il faut donc plus que jamais que les hommes qui ont fait profession d'enseigner et d'éduquer la jeunesse, soient des êtres exceptionnels, j'allais dire des saints. L'avenir sera ce qu'ils l'auront fait, parce que demain sera ce que seront les jeunes d'aujourd'hui. Si ces jeunes continuent l'abominable tradition de mesquinerie et de médiocrité spirituelles instituée par leurs aînés, n'ayons pas la naïveté de croire à la possibilité d'une rénovation du monde.

On fait actuellement le procès de l'enseignement classique. On propose comme panacée l'institution d'un lycée laïque. Qu'on prenne bien garde qu'un enseignement ne vait pas par le système dont il procède, mais par les professeurs qui y travaillent. Donnez-nous des professeurs qui soient, non seulement, des maîtres d'écriture ou d'arithmétique, mais des formateurs, des professeurs d'énergie et d'enthousiasme. Qu'ils enseignent dans des lycées ou des collèges classiques, peu importe. Qu'ils aient fait de l'amour et de la charité les lois de leur vie, et tout ira bien.

Que l'école (la grande et la petite) devienne une école de charité, un endroit où l'on enseigne à aimer en même temps qu'un endroit où l'on enseigne à lire, à compter, à soigner ou à cataloguer des articles du code, sinon, parvenus à l'âge d'hommes, les jeunes seront complètement encouillonnés. Ils n'auront d'ailleurs aucune peine à prospérer dans cette voie: leurs parents leur montrent le chemin avec toute la sûreté que les peureux et les ratés de l'idéal mettent à trahir.

Etudiants du monde

PAR
JACQUES LEGER

HOMMAGE AU MÉRITE

Il est des choses auxquelles on consacre une publicité des plus discrètes. Domage!

Il y a quelque trois semaines, un étudiant d'Ottawa, Jean Gariépy, était assigné comme témoin à une enquête du coroner.

Comme tout ce qui se fait d'officiel en notre terre bilingue, c'est en anglais que l'on procédait.

Jean Gariépy refusa de témoigner en anglais. On est canayen, ou bien on l'est pas!

Le coroner S. M. Cairns et l'avocat de la Couronne Raoul Mercier d'insister alors, pour le faire changer d'idée et le faire parler. Comme si ce n'était pas parler que de parler français!

"Je suis tout autant orgueilleux que vous de ma langue", dit Mercier à Gariépy.

"Je n'aime pas votre attitude et je suis sûr que vous n'avez pas acquis à l'Université une telle mentalité, parce que moi-même j'ai étudié là".

Quelle mentalité n'est-ce pas!

Il peut se scandaliser Master Mercier, ça c'est tant pis pour lui. Mais si à l'Université d'Ottawa, il ne se trouve réellement qu'un spécimen pour croire aux droits (droit n'a pas ici la signification d'une concession faite par charité)... qu'à sa langue, il en est ici quelques autres. Et à tour de bras, nous applaudissons à cet "incident sans précédent". Puisse-t-il se reproduire bientôt, souvent, toujours.

Bravo Gariépy: tes confrères de Montréal te saluent.

À CONTRE - JOUR

Le Jour, livraison de la semaine dernière, tient des propos très, très curieux. De bons mots à l'égard du Quartier Latin. Formidable!

Cet épanchement...!!!, est provoqué par la prose de mon copain Daniel Johnson.

Ici, nous avons tous grande considération pour notre chroniqueur, et cela depuis... longtemps...

Quant au Jour, il a trouvé la semaine dernière que pour la première fois, grâce à Johnson, le Quartier Latin disait des choses sensées.

Très galant. Très, très gentil.

Mais ce qu'il en a de la veine le directeur du Jour.

Nous, nous attendons encore cette occasion unique de lui rendre la pareille. Illusion?

OH! LES VIEILLES FILLES!

Pour en avoir parlé en long et en large, nous avons cru bon suspendre notre mouvement anti-communiste. Ne pas confondre alors, et aller s'imaginer qu'il soit question de retraite.

Nous avons cru la question réglée (autant que faire se peut!) Tous, semble-t-il, ne sont pas de cet avis. Et les Torontois prennent les devants.

J. Caldwell, M.P., président national du parti de la C.C.F. et Mam'zelle Agnès MacPhail, M.P. elle aussi, entreprennent à Varsity une campagne. Il s'agit d'obtenir la signature des professeurs et élèves, au bas d'une pétition enjoignant au Ministre de la Justice, de rechercher la légalité de la loi du cadenas.

Ca, c'est un geste de bonne entente bien comprise... et de la part de voisins d'élite, s'il vous plaît!

Deux ménagères dans la même cuisine, ce n'est pourtant pas tellement de mise, ni de toute sûreté pour la vaisselle...

Miss MacPhail est d'avis qu'il est grand temps de frapper d'un grand coup le fantôme fasciste. Manière classique de régler cette question que l'on ne comprend pas. Au fait dites-leur, les anti-féministes ont peut-être raison!

De toute façon, nous sommes vis-à-vis un joli "mic-mac". Pour permettre à l'ex hors-la-loi Tim Buck d'engueuler tout le monde, on se fait accroire qu'il est un ennemi commun, le Fascisme.

Et pour permettre à des salariés de déparler au nom de la liberté, on prend la liberté de supprimer la liberté aux méchants de nos rêves. Pas mal! C'est radical et démocratique: ça, très.

Mais que disent ces bonnes gens du discours encore récent du colonel Drew? Monsieur Drew déclarait le premier du mois à l'hôtel Windsor:

"C'est parce que je considère que la démocratie est un enjeu de valeur que je suis vigoureusement opposé au communisme, au fascisme ou à toute autre forme de gouvernement totalitaire. Je combats surtout le communisme parce qu'il a réussi, sous le couvert d'organismes apparemment inoffensifs à recruter nombre de Canadiens qui ne sont pas communistes."

Dénouant la "Canadian League for Peace and Democracy", le "Canadian Civil Liberties Union", Les "Friends of the Soviet Union", monsieur Louis Kon en personne, le colonel Drew conclut qu'il faut "ajouter au code pénal des amendements prohibant la prédication de doctrines politiques prônant le renversement du gouvernement par la force."

Marotte actuelle: anti-fascisme.

Comme il est convenable chez de fidèles sujets, c'est à l'antifascisme que la mode sera bientôt.

MAGAZINES

Voici un complet, un article du McGill Daily — 4 mars. Je vous le livre au complet, tant il serait triste d'y mettre les ciseaux.

During the last few months the newsstands have been flooded with a mass of periodicals, which, to say the least, are unfit for public consumption. Adorned by a variety of "smart" names these usually-pictorial rags attempt by some of the lowest means possible to get a sufficient circulation for profit. Descriptions of horrible crimes, "interesting" aspects of science and a general conglomerate of indecent materials are included; and anyone with the necessary coin can obtain these publications.

There can be no doubt but that these magazines do great harm, relating as they do the careers of criminals, the multiple-marriage lives of "beauty queens," and smutty narratives and jokes. The latter are not even good. One can get a much better and much more educational variety at any smoker or reunion. But the fact remains that about fifty per cent. of the magazines on the stands are unfit for publication. Is there any feasible reason for placing in print at the disposal of youth and adult alike some of the most-deplorable but ever present aspects of life? The educational problem is bad enough without irritating it further. Instead of advertising and distributing educational and informative periodicals among the youth and adult populations we allow these indecent magazines to occupy a large portion of the market.

It is useless to deplore the lack of education which permits this circulation. That argument may be quite correct but the fact remains that conditions are so, and something should be done to remedy the immediate periodical situation. These definitely indecent magazines should not be permitted to hide further under the protection of the freedom of the press. This privilege is definitely being abused in this case. Surely there is some form of legislation or the formation of a non-political board of religious leaders possible in order to clean up the newsprint world and at the same time preserve the free status of the proper press.

Magnifique. Mais tout de même, il est au moins... un cas, où la "liberté de la presse", va trop loin.



Quand vous êtes dans la purée

"Mais cesse tes lamentations," de dire Roger, en mettant la main sur le téléphone. Ce n'est pas une disgrâce d'être dans la dèche, mais ce qui est moins sage c'est d'y demeurer, alors qu'il suffit d'une communication inter-urbaine pour corriger cette situation. Téléphone à ton père — il sera si heureux d'entendre ta voix qu'il s'exécutera de bonne grâce.

Coûteux? Mais pas du tout: le tarif de nuit est maintenant en vigueur à partir de 7 heures tous les soirs, ainsi que TOUTE LA JOURNÉE DU DIMANCHE.



CONCERT SYMPHONIQUE

Le huitième et dernier concert des Concerts symphoniques de Montréal, pour la saison 1937-38, aura lieu le vendredi soir 18 mars, à la salle du Plateau.

Le public sera, sans aucun doute, très heureux de revoir au pupitre de chef d'orchestre M. Wilfrid Pelletier. A la demande générale, M. Pelletier a mis à son programme la Symphonie

No 5, en do mineur, de Beethoven.

Le soliste sera M. Paul Stassévitch. Il jouera le célèbre Concerto d'Elgar, pour violon et orchestre. A l'âge de 16 ans Paul Stassévitch fut le premier à jouer ce Concerto en Russie.

Ces deux œuvres seules nous assurent un concert magnifique.

I

Les autorités du collège Loyola viennent d'ouvrir une campagne de souscription, afin de pouvoir continuer à tenir ouvertes les portes de leur institution. C'est toujours un peu triste de voir une institution digne, ayant droit à plus que de la reconnaissance pour d'insignes services rendus, obligée de descendre parmi le peuple et mendier.

Pour le collège Loyola la faillite serait affreuse. Car Loyola est le seul collège catholique de langue anglaise de la province; à ce seul titre, les catholiques anglais feront certainement tout leur devoir. Pourtant le doute insidieux, comme une énorme chauve-souris au vol lent et ouaté qui, dans le noir, bat de l'aile contre une fenêtre, effleure un instant notre esprit. Son évocation seule est une vilaine chose. Malgré l'espoir qui reprend tout de suite le dessus, ces secondes, pendant lesquelles

notre esprit a pu osciller entre l'espoir et le doute nous ont permis de réaliser l'irréparable perte que subiraient là les catholiques anglais.

Je ne crois pas qu'il faille ménager notre sympathie ni notre aide, si nous le pouvons, à cette cause. Comme catholique et comme citoyen, nous ne saurions en faire une question de race ou de langue. La science, pour ne parler que d'elle, a droit de cité dans toutes les langues, chez toutes les races. L'instruction, la culture, l'éducation n'appartiennent pas à une langue ni à un peuple, mais bien à la communauté humaine en général pour laquelle elles sont inestimables. Nous ne saurions nous désintéresser du maintien d'un important foyer de culture au sein de notre population sans déchoir grandement de notre statut d'homme civilisé et d'homme tout court.

En cela, la perte de nos compatriotes anglais ne manquera pas de nous affecter nous aussi, par son choc en retour.



par MAURICE MERCIER

Aussi pouvons-nous espérer que la présente campagne sera plus que réussie: les catholiques anglais sauront prouver à tous leurs compatriotes la reconnaissance et la haute estime qu'ils ont pour Loyola.

Et nous pourrions tous applaudir sincèrement ce geste sauveur d'un grand centre intellectuel et d'une admirable institution.

II

Oh! mais c'est par trop fort. Oui ou non est-ce qu'on l'a cette fameuse liberté de parole dans notre bonne province de Québec?

Et nos bonnes gens, fêrues de démocratie, qui furent révoltées, dégoûtées de certaines ma-

nifestations estudiantines contre cette grande liberté, vont en prendre à leur goût quand on leur contera la dernière démarche de monsieur le consul général de l'Espagne loyaliste.

Monsieur le consul, offusqué d'un radio-roman anti-communiste, "Les mains rouges" composé par monsieur L.-P. Hébert et émis par CBF, a protesté à Ottawa. Ce diplomate a de fameuses relations dans la capitale: sa démarche a été couronnée de succès. Par ordre du bureau fédéral de régulation radiophonique, il a fallu réviser entièrement le texte du "sketch": autrement le poste aurait été obligé de résilier son contrat.

Vous voyez ça d'ici, un consul de l'Espagne rouge protestant contre notre sacro-sainte liberté

de parole? Décidément on aura tout vu, sauf la révolution.

Ce dignitaire est plutôt, je pense, un impayable humoriste. Lorsqu'il fut à Ottawa il a voulu se moquer et nos fonctionnaires toujours sérieux n'y ont vu que du rouge. Parce qu'enfin, cet honorable dignitaire ne voudra pas nous faire sérieusement croire, qu'agacé d'un "sketch" anti-communiste, il allait s'opposer à la liberté de parole à la radio.

De deux choses l'une: ou il s'y oppose ou il ne s'y oppose pas.

Dans le premier cas, il manque singulièrement de gratitude pour les ardents prosélytes, qui l'ont réclamée pour lui et les siens il n'y pas si longtemps. Et probablement que ces démagogues vont maintenant se lancer dans de subtiles et suaves distinctions entre la pratique et la théorie. En d'autres termes, ils voudront nous convaincre de leur privilège de profiter de nos libertés civiles sans

jamais en souffrir eux-mêmes les restrictions.

De toutes façons nous les référerons à monsieur le consul général. Si l'occasion se présentait jamais, je pleurerai certainement de ne pouvoir assister à la discussion; ce serait joliment de voir l'homme de Madrid convaincre "nos hommes du jour" des désavantages de la liberté de parole.

Revenant à notre hypothèse s'il ne s'y oppose pas, nous devons bien conclure que nous avons un très spirituel ambassadeur. Je ne m'attarderai pas sur les égards qui peuvent être dus à un consul général, mais je trouve singulière la façon avec laquelle certains milieux parlementaires condamnent après cela l'opposition des étudiants à la liberté de parole.

Mais d'un autre côté nous ne sommes pas fâchés que le gouvernement fédéral, nous donne ainsi l'exemple, se soit enfin décidé à restreindre la supposée absolue et intangible liberté de parole.

DE RETOUR À L'ANCIEN PRIX

\$3.50

EUGÈNE CORBEIL

(Magasins Brittany)

BEAU — BON — PAS CHER

926 est, Ste-Catherine, ouest 966



Le
fameux
soulier
BRITTANY

Compliments de

L'ANGLO-FRENCH DRUG CIE

Importateurs de produits pharmaceutiques.

354 EST, RUE SAINTÉ-CATHERINE

MONTRÉAL



LE QUARTIER LATIN



(Photo Albert Dumas)

ALBERT LEMIEUX



(Photo Albert Dumas)

MARGEL TRAHAN

VAINQUEURS À QUÉBEC

RETRAITE DES ÉTUDIANTS

(30 mars - 3 avril)

Le mercredi 30 mars, dans l'église Saint-Sauveur des Syriens (encoignure S.-Denis et Vitre), commencera la retraite préparatoire à la communion pascale, retraite exclusivement destinée à messieurs les professeurs et étudiants de l'Université.

Cette retraite sera prêchée, comme elle le fut l'an dernier, par le R. Père Augustin-Marie Bellouard, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, prédicateur à Notre-Dame de Montréal.

Les 30-31 mars, 1-2 avril, à 7 heures 30 du soir, il y aura cantique, instruction, salut et bénédiction du Très Saint-Sacrement. Le vendredi et le samedi, confessions après le salut. Le dimanche de la Passion, 3 avril, à 7.45 heures du matin, aura lieu la messe de communion générale.

Pendant ces offices, le maître de chapelle se tiendra à la balustrade pour diriger le chant. On invite tous les assistants à répondre en chœur sous sa direction.

Le vice-recteur et aumônier général,
Chanoine Emile CHARTIER

LE TROPHÉE



(Photo Albert Dumas)

VILLENEUVE

EN MARGE DU REFERENDUM

l'Association. Encore une charge qui demande beaucoup de sacrifice, de temps, et de courage.

Ces quatre officiers de l'exécutif forment la cheville de l'A.G.E.U.M. de par leurs fonctions. Mais il ne faut pas oublier qu'ils ont en plus (sauf le Président Général) une Faculté, la leur, à administrer. Et, comme je le disais la semaine dernière, ils ne peuvent s'occuper des deux charges qu'ils occupent sans nécessairement en négliger une. C'est ce qui arrive, et c'est ce dont nous nous plaignons. Il est admis par tous les étudiants qui ont étudié la question sérieusement, que nous ne retirons de l'A.G.E.U.M. que très peu en retour de ce que nous lui donnons. Il est aussi admis que la position ne peut être pire qu'elle l'est en ce moment. Il est clair qu'il faut un changement. Il est proposé. Les intéressés s'y opposent. Je ne les blâme pas, c'est leur point de vue. Mais je leur demande en grâce qu'ils considèrent le bien général.

Je ne sais encore quel sera le résultat de ce référendum. Le rejet d'un changement de système, sera certainement interprété par ceux qui le favoriseraient, comme une confirmation de l'esprit de faculté, lequel, je crois, existe à l'état chronique chez nos étudiants. Quel que soit le résultat, je pourrai me dire dès qu'il sera connu, qu'en qualité de membre du Conseil de l'A.G.E.U.M. j'aurai fait mon devoir, ne fût-ce que de proposer un remède aux maux dont notre association souffre actuellement.

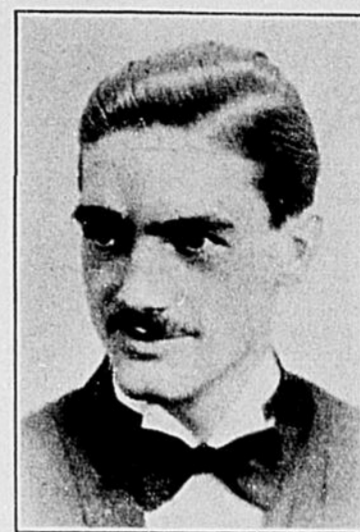
Et le remède proposé n'étant pas considéré comme bon pour la majorité, il restera de mon devoir de voir à ce que au moins, les étudiants en droit dont je suis le représentant, ne soient pour le moins pas lésés dans leurs droits. Si l'on ne veut pas donner justice à tous les étudiants, membres de l'A.G.E.U.M. nous nous chargerons, en droit, de l'obtenir envers et contre tous.

Pour revenir à l'article de M. Del Vecchio, je remarque qu'il n'a pris que trois arguments pour le nouveau système, lesquels il a énumérés, et qu'il a

essayé de détruire. Il s'est demandé s'il ne peut "arriver qu'une faculté ne recèle pas en son sein un seul homme compétent, à la hauteur des fonctions auxquelles on le destine". Oui, M. Del Vecchio, je n'hésite pas à dire oui, n'en déplaise à qui que ce soit. Seulement, il faut bien s'entendre: je ne dis pas qu'une faculté n'est formée que d'incapables, mais je dis qu'il peut fort bien arriver que les compétents, précisément à cause du système actuel ne soient pas intéressés à prendre de telles fonctions, et que les seuls intéressés ne soient que de notoires incompetences. Cela s'est vu et se verra encore. Mais il faut faire un effort pour que cela nous arrive le moins souvent possible.

M. Del Vecchio dit que "le choix de l'exécutif par tous les étudiants ne per-

mettrait pas aux plus méritants d'être élus". C'est possible, mais le système du tour de faculté étant aboli, les plus méritants pourront poser leur candidature; c'est un avantage, car personne ne nous serait imposé ni comme président, ni comme autre officier, et de plus le choix de ces officiers serait plus grand. Il ne faut pas oublier aussi que lorsqu'un étudiant est élu président de sa faculté, il est délégué par ses confrères, il représente sa faculté seulement, et ceux-ci ont bien l'intention lorsqu'ils élisent qu'il aille prendre leurs intérêts, et non pas se mettre sur le dos une charge de plus, ce qui serait nuisible. En pratique, il ne nuit pas à sa Faculté, mais à l'Association dont il fait partie. Mais le fait qu'il soit Président de sa Faculté n'indique pas nécessairement qu'il ait la compétence pour remplir



(Photo Albert Dumas)

JEAN-PIERRE HOULE



(Photo Albert Dumas)

JEAN DRAPEAU

VAINQUEURS À MONTRÉAL

CONFÉRENCE À POLYTECHNIQUE

Par M. ANDRE WENDLING,
Docteur en physique, professeur titulaire

A 8.15 HEURES DU SOIR

- Lundi 14 mars: L'électricité. — L'électrolyse. — Conductibilité des gaz. — Les ions négatifs sont monovalents. — Millikan donne la charge élémentaire et fixe les grandeurs élémentaires en atomistique.
- Mercredi 16 mars: La distribution de l'énergie radiante échappe à la physique classique qui donne cependant les lois de déplacement et la réduite graphique.
- Lundi 21 mars: L'ancienne équipartition (universelle). — La nouvelle équipartition (par résonance). — Le quantum d'action.
- Mercredi 23 mars: Les photons avec Hertz, Hallwachs, Einstein, Millikan. — Effet Compton. — Photographie. — Chambre à ionisation...
- Lundi 28 mars: Histoire du vide, types de cathode, production des rayons X, macrostructure (radiographie).
- Mercredi 30 mars: La longueur d'onde. — Diffraction. — Condition de diffraction. — La dissertation de Ewald à Munich. — Pourquoi le radiologiste ne s'aperçoit pas de la diffraction des rayons X (structure fine).
- Lundi 4 avril: Symétrie interne des cristaux vérifiée par Laue — Friedrich — Knipping. — Projection gnomonique.
- Mercredi 6 avril: Spectrométrie à ionisation (des Bragg) et photographie (de Broglie). — Réalité ionique des cristaux inorganiques. — Analyse des poudres et des fibres.
- Lundi 11 avril: Etats stationnaires de l'atome neutre (complet). — La production des spectres de rayons X exige l'ionisation profonde de l'atome. — Analyse spectrale en haute fréquence.

une charge à l'Exécutif de son Association. M. Del Vecchio doit savoir d'ailleurs que ce ne sont pas toujours les plus méritants, avec le régime actuel, qui atteignent les plus hautes fonctions.

M. Del Vecchio prétend avec le nouveau système l'écrasement des petites facultés. Il suppose l'union de deux grosses facultés ayant en vue le "trust" des charges aux différentes constitutives. Pour ma part, je crois encore à la largeur d'esprit de tous les étudiants lorsqu'il s'agit de choisir entre gens de compétence et d'activité reconnues, et entre incompetents et aspirants aux honneurs des charges seulement. Et je ne conçois pas un étudiant en droit qui ne voterait pas pour un étudiant en médecine dont la compétence et le dévouement sont évidents.

Mais M. Del Vecchio se trompe grandement lorsqu'il prétend trouver un plus grand nombre de compétences dans les facultés les plus nombreuses.

On ne compte pas les compétences proportionnellement au nombre des élèves d'une faculté. Et je puis dire sans crainte à M. Del Vecchio que si j'avais à fixer mon choix pour une candidature à la présidence générale cette année, je ne trouverais pas le plus méritant dans une grosse faculté, mais dans une des plus petites.

M. Del Vecchio n'a vu dans ses réponses aux arguments pour le nouveau système que le point de vue de la présidence générale, point sur lequel je ne m'appuie pas entièrement; c'est sur le choix de l'exécutif en entier que j'insiste, c'est-à-dire, président, vice-président, secrétaire, et trésorier.

Ma proposition a été faite dans le seul but d'améliorer l'administration de l'association générale. Ayant vu ce que nous n'avons pas fait cette année à l'A.G.E.U.M., il était logique que chacun proposât un remède.

M. Del Vecchio en conclut à ce que nous restions dans le statu quo, i.e. à

ce que l'A.G.E.U.M. végète comme toujours, à ce que son président n'ait pour toute fonction que de représenter l'A.G.E.U.M. aux différentes activités interuniversitaires, à ce que son vice-président ne se contente que d'assister aux assemblées générales et proteste contre les allocations aux différentes constitutives, à ce que son secrétaire prenne des notes aux assemblées et ne rende compte de ces notes, à ce que les assemblées de l'A.G.E.U.M. ne soient que des causeries intimes, à ce que le trésorier ne s'occupe aucunement des finances de l'A.G.E.U.M., à ce qu'un compte-rendu financier à chaque assemblée soit considéré comme inutile et de peu d'intérêt. Voilà le statu quo, voilà ce que nous avons eu cette année. Voilà ce que nous aurons encore. Et pas de protestations? Oh! non alors. Et l'on ne donnerait aux étudiants qui payent leur taxe annuelle de \$10.00 à l'A.G.E.U.M., l'on ne leur donnerait pas même le droit de se choisir leurs représentants? L'on voudrait laisser l'administration (?) de l'association aux mains de certains aristocrates qui ne veulent pas prendre conseil de ceux qui les ont élus?

Et maintenant pour ce qui a trait à l'article de M. Jean-Paul Cholette, qui propose la représentation proportionnelle, je n'y ai aucune objection pour les membres de l'A.G.E.U.M., ce ne serait que juste pour chaque faculté, mais il y a certes moyen de concilier les deux propositions: la proposition de M. Cholette, loin d'entrer en conflit avec la mienne, la complète pour ainsi dire: en effet, l'exécutif de l'A.G.E.U.M. étant élu par tous les étudiants, le reste du conseil de l'A.G.E.U.M. serait composé des présidents de chaque faculté, et de conseillers en plus élus en nombre proportionnel. Par exemple: si la faculté de droit a droit à plus d'un représentant à l'A.G.E.U.M. à cause du nombre de ses élèves, elle élit en plus de son Président un autre conseiller ou plus, selon le nombre d'élèves.

Wilfrid DURANCEAU

Tél. Plateau 7953

SPECIALISTE

T. AL. BENOIT

Docteur en Optique de Philadelphie
OPTOMETRISTE OPTICIEN

Membre perpétuel de la Société Astronomique de France

1617, rue SAINT-DENIS

BUREAU chez AL. BENOIT-BENOIT PROTECTAL INC.



Cause et facteur

des progrès du Canada depuis
les jours lointains où les échanges prenaient la forme du troc.

BANQUE DE MONTRÉAL

FONDÉE EN 1817

SERVICE DE BANQUE MODERNE ET EXPERIMENTE

... fruit de 120 années de
fructueuses opérations



Rougier Frères

Produits pharmaceutiques français

Siège social: 350, rue LE MOYNE — MONTRÉAL



La teste bien foitée



LA PEINTURE

EN MARGE DES STYKA

La critique de Reynald m'a révélé une telle obscurité de mots et de pensées, que je décidai de réfléchir et de voir en moi-même afin de juger du talent des frères Styka, ne pouvant me fier à ce factieux, peut-être involontaire, à ce mannequin de journaux, si mauvais littérateur et si peu compétent en matière de critique d'art.

Il n'y a pas à le nier, les frères Styka ont le don de faire vibrer en nous les fibres les plus délicates de notre sensibilité, par ce coloris superbe et varié, cette puissante expression des figures, ce soleil resplendissant des pays d'Orient donnant une double vie aux êtres et aux choses.

La symphonie des couleurs est si habilement harmonisée, que la lumière solaire couvre toute la toile, pénètre partout, ranime les détails qu'un psychologue averti fait ressortir.

Adam Styka nous semble plus approfondi que Tade par ce besoin de fini, cette analyse de ses personnages qui vivent intensément. Son art est plus poussé, plus réfléchi, plus réaliste enfin. Adam Styka dirige à son gré l'attention des spectateurs sur les diverses parties de sa composition, en mesurant en quelque sorte à chacune la lumière suivant l'ordre dans lequel il veut que la vue se porte de l'une à l'autre.

Adam Styka est avant tout un puissant coloriste; sa facture est large, brillante, facile. Les lignes sont établies et balancées avec science. L'étude des tons est chaude et vigoureuse. La gradation des couleurs dans "Two Donkeys at the Nile" est merveilleuse.

La transparence de l'eau est telle qu'on voit et devine aisément la naissance des roches. Adam Styka excelle dans l'établissement des valeurs. Ses tonalités de rose sont charmantes.

Enfin la gamme générale des tons forme un ensemble agréable dans "Egyptian Girl with her Donkey". Voilà les caractéristiques de la technique d'Adam Styka.

Il faut reconnaître maintenant que chez Tade Styka la psychologie n'est pas très apparente, mais posons le problème: "Faut-il beaucoup de psychologie pour peindre ces femmes de boudoir? Ces délicates héroïnes ont-elles une âme qui vibre?" Ma réponse sera négative. Ces beaux corps sont charmants, délicieusement

modélés, mais leur commotion artistique n'est qu'extérieure. De plus, l'exagération de leur maintien nous semble un peu factice. C'est du Greuze moderne. Tade a trop dépassé les limites de la sage réalité. Ces jambes en fusau, ces griffes léonines, ces doigts effilés d'un raffinement emprunté à l'imagination, ces poses languissantes d'un romantisme feint, à l'anglaise, tout cela ne laisse pas de nous faire songer à celles qui sont tristes comme Abbadona, mystérieuses et rêveuses jusqu'au sein du plaisir et pâles à jamais sous la volupté attendue...

Non, Tade Styka, vous n'avez point à faire de psychologie pour ces sortes de créatures. Je ne prétendrai pas que ce cultisme ou gongorisme plastique est un mérite, mais cela donne un certain air de vérité dans le genre adopté par le peintre polonais.

Je discernai dans la technique des toiles de Tade Styka qu'il fait beaucoup de glaces. Contrairement à son frère, il n'y a pas d'empatement, mais tout est lissé, égalisé, fondu. Il n'y a rien de heurté. Le luisant et la blancheur macrée des chairs sont admirablement traités. Dans "Mrs. Peabody" j'ai remarqué un défaut à l'œil gauche vu de trois quarts, qui doit être plus petit. Contrairement à cette règle de perspective et de logique on a fait cet œil près de l'angle interne, beaucoup trop grand.

Doit-on pardonner cette erreur à un peintre de ce calibre? Dans "L'Otage" j'ai remarqué également une légère déviation de la hanche. L'ensemble fait heureusement oublier ce détail. "L'Otage" personnifie à merveille la beauté, esclave de l'amour. Les chairs semblent rebondir hors des liens; le sourire méprisant semble condamner et exiger tout à la fois. Je dirai volontiers que cette toile est presque un chef-d'œuvre ou encore la meilleure toile de Tade Styka aux Galeries Eaton.

En résumé, les peintures des Styka sont d'une belle tenue, l'ensemble est très satisfaisant.

Ma dernière et suprême espérance est qu'on ne médisse pas le trio Ruffo-Chaliapine-Caruso en ces termes: "Ils ont l'air des tueurs ces gars-là!"

Je vous prie de croire que ces paroles furent prononcées par une personne chez qui le bon goût brille... par son absence.

Marcelle BENOIT

ORAGE

Marche solitaire dans la nuit. Pensées mélancoliques. Cœur en déroute. Plaisir ahurissant et accablant de broyer du noir. Révolte de l'esprit, lassitude des sentiments, dégoût de la chair... Volupté. Amour... Rien!

Marche hâtive à travers la nuit. Printemps de la vie. Horizon trouble. Posséder à soi, rien que pour soi... un secret. L'enfourir jalousement dans un cœur qui cherche à se livrer. Insuccès... Larmes de dépit... de dégoût... Misérable ambition de donner... sa pensée, sa vie, son amour. Pitoyable espoir de procurer sans partage du bonheur... Faire vibrer l'âme par des sensations nouvelles... inconnues et que l'on veut, à tout prix, inventer... Source inépuisable de caresses qui alimente une mer de désirs... Impuissance d'expressions... Néant!

Marche saccadée dans la nuit. La ville offre ses joies et ses déboires... Tentation passagère... Pourquoi? Les yeux du corps sont éblouis... Les yeux du cœur sont soupçonneux... Les yeux des sens sont troublés... Les yeux de l'esprit sont dédaigneux... La peur... Pourquoi? Ne vaut-il pas mieux goulûment se griser... jusqu'à ce que le cœur soit meurtri et la chair domptée... Connaître la vraie souffrance... Folie!

Marche lente dans la nuit. Vivre sans souffrance ou mourir sans joie... Espérer sans espoir ou désespérer sans espoir... S'élever pour être abaissé ou s'abaisser pour être élevé...

Aimer pour souffrir ou haïr pour jouir... Aimer pour pleurer ou rire pour blesser... Chanter pour endormir ou danser pour éveiller... Vaincre la vie pour faire un gain... et la victoire remportée, ne rien gagner du tout.

Marche à deux dans la nuit. L'idéal, dit-on?... Trouver le compagnon, est-ce possible?... Se donner l'un à l'autre, le fait-on?... S'appuyer sur un bras vaillant, comment y croire?... Jouir du bonheur de l'autre, le veut-on?... S'oublier pour l'autre, le sait-on?... Souffrir pour l'autre, en a-t-on peur?... Vieillir avec l'autre, est-ce l'attente?... Mourir avant l'autre, y pense-t-on?... Inconnu troublant!

Marche solitaire dans la nuit. Rencontre d'êtres étourdis de faux plaisirs... Rue de joies... Prostitution de l'âme. Hier, mirage de demain... Evocation de squelettes grimaçants. Danse macabre... Sourire d'yeux bleus dans une mousse d'or... Fragile succès. Parfum vaporeux et fugitif... Souffle de printemps après une pluie abondante. Image qui se dissipe aussi vite que le vent... L'homme du coin qui tend la main... Rue sans joie... Misère humaine. Pauvreté touchante... Caprice du sort. Coquetterie du diable. Gros nuage qui cache la riante lune... Noirceur. Fantômes épeurants qui naissent d'un désir, qui meurent d'un espoir... au cours d'une marche solitaire dans la nuit.

CUBISTE

A QUEBEC

CARABINADES '38

Le jeudi 24 février dernier, répondant à une aimable invitation, le Président général de l'A.G.E.U.M., Monsieur Albert Lefebvre et le directeur de La Revue se rendaient à Québec pour assister à Carabinades '38', la Revue des étudiants de Laval.

9 heures: Départ par un temps magnifique. Tout s'arrange merveilleusement bien; la nature se met de la partie. Le train de Montréal-Québec a deux wagons de plus qu'à l'ordinaire!

Premier arrêt au pays de Laviolette; nous y "cueillons" notre compagne; elle est jolie, gentille, intelligente, enfin la compagne idéale qui nous fera mieux apprécier le spectacle.

1 heure 30: Arrivée à Québec et premier contact avec les Carabins; on nous apporte des billets pour la représentation et pour le bal.

Enfin, c'est l'heure: la représentation commence. Hélas... ce ne fut pas un enchantement... Carabinades fut bien, oui certes. Il y avait de la danse et... des sketches (il le fallait bien...). Je me le demande encore: est-ce bien la Revue des Etudiants? N'est-ce pas plutôt la Revue des Débutantes?

Les danses, pour ne signaler que leurs plus grands défauts, étaient trop longues et trop nombreuses. La danse doit-elle tenir la première place dans une Revue? Je pose la question. Cependant pour être juste je dois convenir que le ballet japonais, même s'il fut long — présentait beaucoup d'intérêt pour sa mise en scène. Mais par pitié, qu'on nous fasse grâce des menuets...

Les sketches? On a fait le tour de force de n'exploiter dans huit sketches que deux sujets: Tino Rossi et la politique. Est-ce la proximité de l'Hôtel du gouvernement qui empêche les "pondeurs" d'avoir une inspiration plus variée? On y va à grands coups sur nos gouvernants, on ne se soucie pas d'être original, même drôle, on se contente d'être grossier.

Heureuse censure qui a éloigné de notre Revue les farces grossières et les sujets sur la politique! Cela nous a tout au moins forcés de trouver autre chose. A Québec la censure ne semble pas exister; alors on se contente des farces à double sens et des dégoûillages sur les politiciens.

Cependant, encore là, il y a une heureuse exception, une innovation: le sketch "L'ordre nouveau" d'Henri Lizotte échappe à la règle générale et mérite des félicitations pour son

originalité et sa belle tenue tant théâtrale que littéraire; c'est d'ailleurs le seul sketch de la revue qui mérite une mention et c'est une "mention honorable" que nous lui adressons.

La scène "Débuts et Rebutis" voulait imiter notre "Miracle canadien"; nous les félicitons d'avoir au moins voulu copier notre meilleur sketch.

Venons-en aux décors; ils étaient merveilleux, cependant les machinistes nous ont gâté notre plaisir en faisant plus de bruit à l'arrière-scène que les acteurs à l'avant. Et que dire de l'éclairage! Il a manqué tout son effet, c'est le moins que l'on puisse dire.

La musique ne mérite même pas qu'on en parle.

Le programme était bien présenté; il contenait de très belles trouvailles et un bon nombre de farces dont la meilleure est sans contredit le message du Président.

Les "Carabinades" ont eu du succès, beaucoup de succès, la salle était comble; il y a donc lieu de féliciter les organisateurs de leur succès.

Après la représentation, nous nous sommes rendus au Cercle Universitaire ou, une fois de plus nous avons apprécié l'hospitalité québécoise.

La soirée s'est joyeusement clôturée par un bal au Château Frontenac.

Vendredi matin: Premier souci. Parcourir les journaux pour savoir ce que pensent les québécois de la Revue? Une flatterie outrée et outrageante; tout y est beau, splendide, merveilleux, unique; on croirait un compte rendu du spectacle des Folies bergères. Les journalistes se paient-ils la tête des étudiants ou veulent-ils remplir la salle du lendemain? je veux croire à cette dernière hypothèse et féliciter les carabins de leur liaison avec les journalistes. Décidément ils ont beaucoup plus de veine que nous!

A la fin de cette critique j'en suis à me demander si je n'aurais pas mieux fait de suivre la ligne de conduite des délégués de Québec à notre Revue.

Nous remercions les étudiants de leur aimable invitation et de leur cordiale réception. Nous les félicitons de leur beau travail et de leur succès.

Ce fut tout de même un beau voyage...

Guy BEAUDET

JAPONAISERIES

PLEURS...

Perles les plus précieuses de toutes. Joyaux incomparables. Comme font pitié les yeux qui ne vous ont pas connus; les yeux secs des âmes sèches; des cœurs qui ne sont pas encore nés, qui ne vivent pas, ou qui se meurent; qui se meurent de ne pas vibrer... Splendeur des prunelles embuées. Voiles sublimes qui ont enfoui les petites et ont laissé l'être nu; nu comme l'aurait voulu son Créateur, et si beau, si beau dans sa nudité. Beauté la plus pure, la plus merveilleuse; et qui exerce une invincible attirance. Qui vide un être de toute sa tendresse; parce qu'il sait en retrouver là. Unisson divin de deux rythmes... Extase... Oubli des contingences. Douceur consolante d'avoir exorbité cela seul qui ne mourra point. Compréhension presque parfaite. Révélation de la forme: participation ici-bas à l'Amour de l'Incréé. O Toi qui as fait les larmes, Toi qui as pleuré étant homme... merci... Que dans les milliards de siècles qui n'ont pas été, et dans les milliards qui ne seront pas, mais qui sont; que si, dans l'absence de temps où Tu es, il y a des moments; qu'ils Te rappellent tous Tu munificence, et notre indicible gratitude, quand Tu as daigné nous permettre de pleurer... Tristes yeux qui ne pleurent pas; qui n'auront jamais d'avant-goût de l'envol dans l'éther; qui ne se rapprocheront jamais de la Cause; qui n'auront jamais de relais fortifiants pour poursuivre la route; qui ne boiront jamais l'Espérance à longs traits vivifiants... Bienheureux ceux qui pleurent... L'Amour lui-même l'a dit. Il fait si bon sentir parfois qu'on Le touche presque... qu'il est tellement Vrai, puisqu'Il Se prouve; tellement Bon, puisque Sa chose pleure; tellement Puissant; tellement Beau et Pur; ces pâles reflets... En nous faisant pleurer, Dieu, Tu nous donnes l'Espérance au manteau d'azur... Sans elle nous crulerions... Mais Ta parole fustige nos lâchetés... Tristes yeux qui ne pleurent pas... Les yeux qui pleurent sont adorables... et éternels...

P.-E. B.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."

CIGARETTES
SWEET CAPORAL

SECRETARIAT DE LA PROVINCE

Aux étudiants ---

Les études que vous faites ont une importance capitale.

Vous vous devez à vous-mêmes, vous devez également à vos parents et à la Province de tirer le meilleur parti possible de l'enseignement qui vous est donné.

Honorable ALBINY PAQUETTE
MINISTRE

LA CRISE A-T-ELLE FAIT PLUS DE TORT QUE DE BIEN ?

JEAN DRAPEAU

JEAN-PIERRE HOULE

● Au risque de crever le bel oeilier gonflé au gaz très subtil, très précieux qu'est l'optimisme, oeilier sur lequel reposent tant de têtes alourdies par toutes les réflexions qu'ont multipliées presque 10 ans de crise, nous avons ce soir, mon collègue et moi à vous présenter une étude vraie de la crise, au point de vue de ses effets.

Ce but, — dois-je l'avouer? — nous ne l'atteindrons pas sans un réel regret. Car peindre la situation vraie, n'est-ce pas, après tout faire la somme de tous vos griefs contre la Crise? Et au fur et à mesure que les prochaines minutes s'écouleront, nous serons dans la pénible obligation d'exposer une série d'images et de tableaux qui ne seront pas sans évoquer chez vous de malheureuses reminiscences, de douloureux souvenirs, de cruelles pensées, de tragiques dévouements. Qui sait? serons-nous peut-être même assez infortunés pour rappeler à votre esprit le souvenir de personnes chères et que la Crise, au chant de quelque cantique funèbre prématuré, a endormies de leur plus profond sommeil. Le rôle que nous avons à jouer dans le débat de ce soir, pour l'avoir accepté et le bien connaître, nous n'en reconnaissons pas moins toute la profonde ingratitude.

Messieurs les jurés, puisque la question qu'on nous pose ce soir est très générale, qu'elle ne souffre aucune limite ni de temps ni d'espace, ni de groupements sociaux, ni aucune limite que ce soit, l'argumentation en réponse devra donc elle aussi être très générale, et ne comporter aucun point d'application limité. Aussi, sommes-nous bien à notre aise pour attirer votre attention sur une constatation très probante de la supériorité du mal que font toujours les crises sur le bien qu'elles peuvent faire, et donc de la supériorité du mal sur le bien qu'a pu engendrer la crise que nous traversons.

Les profondes études qu'ont poursuivies nos adversaires, les forcent d'admettre, en toute probité historique, que la présente crise n'est pas la première qui ait ébranlé le monde. Or, la question à laquelle nous avons à répondre au sujet de la présente crise, nous pouvons la poser au sujet de chacune des crises précédentes. Reportons-nous donc par la pensée au temps de la première crise dont on puisse retracer l'existence à travers l'Histoire. Et pour fins de démonstration, supposons cette crise en l'an X.

Nous voici donc, au soir d'un débat interuniversitaire, en l'an X, en face du problème "La Crise a-t-elle fait plus de tort que de bien?". Les orateurs multiplient avec habileté les arguments qui militent en faveur de l'une et de l'autre réponses. A la fin de la soirée, le Président du Jury, après avoir, comme il est d'usage félicité chaleureusement les orateurs du débat, annonce que le verdict est le suivant: la crise a fait plus de bien que de tort.

Voilà donc un problème, qui — semble-t-il, a trouvé sa solution. Est-elle exacte? Nous verrons bien. Si cette première crise a fait plus de bien que de mal, nous pourrions donc en déduire, que s'il survient une deuxième crise, elle sera moins grave que la première, puisque, du verdict du jury, la bonté prépondérante des effets de celle-ci, devra exercer une heureuse influence sur la marche des événements mondiaux à venir.

Reportons-nous maintenant quelques années plus tard. Le même débat s'institue au sujet d'une deuxième crise, dont on se demande encore a-t-elle fait plus de tort que de bien? Mêmes décors qu'en l'an X. Les orateurs ne sont plus les mêmes cependant, les juges non plus. Toutefois, le verdict est le même. La crise a fait plus de bien que de mal. Nous pourrions donc en déduire encore une fois, et avec plus de certitude encore que lors du premier débat, que s'il survient une troisième crise, elle sera elle-même moins grave que la deuxième et que la première, puisque les bons effets de cette deuxième crise continueront l'heureuse influence sur la marche des événements mondiaux à venir, commencée par les bons effets de la première crise.

Répetons la même scène chaque fois que, par la suite, il surviendra une autre crise, et supposons toujours la même réponse: la crise a fait plus de bien que de mal.

Si cette réponse est l'expression de la vérité, nous devons pouvoir prouver, en 1938, que, grâce à l'heureuse influence sur les événements mondiaux des effets de la première crise, grâce à l'heureuse influence sur le monde des effets de la deuxième crise, grâce à l'heureuse influence sur les événements mondiaux des effets de chacune des crises, — et elles sont très nombreuses, — l'inter-vaile entre chacune d'elles s'est d'abord accru, puis ensuite et surtout, que l'accent d'une crise est en raison inverse de son rang d'ordre dans l'Histoire des crises. Et alors la crise que nous traversons est la plus bénigne de toutes, et il nous est possible d'entrevoir une époque où les crises seront phénomènes ignorés.

Nos adversaires peuvent-ils soutenir une telle théorie sans manquer de respect aux vérités historiques? — N'assistent-nous pas plutôt au spectacle tout à fait contraire? Du témoignage même des économistes les plus justement réputés et des sociologues les mieux informés, la crise que nous subissons actuellement n'est-elle pas la plus grave de toutes?

Sans doute, les caractères de chacune des crises ne sont-ils pas les mêmes et voudra-t-on se servir de cette vérité pour éluder la question. Mais il serait peut-être opportun de rappeler que les caractères des crises, c'est quelque chose d'accidentel, et qui peut donc varier selon les circonstances de temps, de lieux, puisque les caractères des crises doivent nécessairement répondre aux caractères de la civilisation au temps où survient la crise. Une crise ne cesse pas pour cela d'être moins grave ou plus grave qu'une autre.

Donc, en résumé, puisque, d'une part, il faut de toute nécessité admettre

qu'un événement social dont la bonté des effets est telle qu'elle en surpasse la malice, doit, en toute logique, influencer heureusement les événements qui suivront dans le même ordre de choses, et que, d'autre part, dans le cas des crises, l'Histoire et l'Expérience démontrent manifestement que c'est le phénomène contraire qui se produit, que plus les crises se succèdent, plus elles se rapprochent les unes des autres, et plus la gravité s'accroît, force nous est donc de conclure à l'impossibilité d'admettre que la crise actuelle pas plus que les précédentes peuvent avoir des effets dont la bonté l'emportera sur leur malice.

Si cette proposition est fautive, la contradictoire doit être vraie, à savoir que la crise a fait plus de tort que de bien.

Ce premier argument se tire, pourrions-nous dire, de la nature des effets des crises, — effets bons et effets mauvais — et, s'appuyant sur l'Histoire, démontre que la thèse de nos adversaires, poussée jusqu'à ses conséquences lointaines, devient contradictoire, absurde et fautive.

Un deuxième argument s'ajoute à notre étude, tiré celui-là de la nature des bons effets eux-mêmes des crises.

Prenez pour acquis que toutes les heureuses innovations qui ont vu le jour depuis l'avènement de la crise ou qui se sont achevées de son ère, sont le fruit de la crise elle-même. Le total que nous aurons trouvé, élevons-le à la puissance 10, 20, 30, 40, ou à la puissance Y, il reste quand même impossible d'établir que la crise ait fait plus de bien que de mal.

Nos adversaires devront admettre que la très grande majorité sinon la totalité des œuvres dont ils vantent les bienfaits, ont été créées dans le but de mettre un frein à l'opération néfaste de la crise. Depuis l'élaboration de savantes formules politiques ou la découverte de théories économiques ingénieuses et fort belles, jusqu'à la fondation d'associations de charité et de bienfaisance, ou l'expansion donnée à des mouvements de jeunesse, toujours, nous retraçons dans l'idée de l'auteur ou du fondateur le désir très marqué de contribuer ainsi au relèvement ou à la protection — remarquez bien les mots, il ne s'agit pas de conquête mais de reconquête, il ne s'agit pas de progrès mais de tentative de sauvegarde — toujours, donc, nous retraçons dans l'idée de l'auteur ou du fondateur, le désir bien marqué de contribuer ainsi au relèvement ou à la protection de la collectivité affaiblie par plusieurs années de crise.

Il n'est pas jusqu'aux sacrifices quotidiens et individuels qui ne soient l'expression d'une réaction contre les conditions anormales de vie que nous apporte la crise.

Or, de même, qu'il est impossible de soutenir que les maladies contagieuses font plus de bien que de mal pour la seule raison que d'admirables travaux de recherches scientifiques s'opposent à l'action meurtrière de la contagion, — ou pour la seule raison locale que dans la province de Québec, nous possédons des Unités sanitaires, — de même qu'il est impossible de soutenir que la Tuberculose a fait plus de bien que de mal pour la seule raison que des savants français, Calmette et Guérin ont découvert le BCG, de même qu'il est impossible de soutenir que la variole, la diphtérie, ou la scarlatine font plus de bien que de mal pour la seule raison que les malades atteints de ces maladies, et qui reviennent à la santé sont immunisés pour le reste de leur vie.

Ainsi est-il impossible de soutenir que la crise a fait plus de bien que de mal pour la seule raison que d'admirables travaux de recherches sociologiques, économiques ou spirituelles se sont poursuivis de son ère, quand on sait pertinemment que ces mêmes travaux sont devenus obligatoires à cause d'elle et qu'ils ne cherchent qu'une chose: enrayer le mal qu'elle opère.

Ah! Messieurs les jurés, si tous les efforts coordonnés en vue d'enrayer la crise, ou d'en amortir les chocs ou d'en réparer les dégâts, au lieu de représenter un travail de cramponnement en vue d'éviter une plus grande descente, constituaient plutôt une universelle inclination vers les sublimes sommets d'une civilisation raffinée. Ah! si tous ces efforts conjugués n'illustraient pas seulement un collectif désir de ne pas périr, mais traduisaient plutôt une ferme détermination au vouloir-vivre. Alors, — mais alors seulement — exultations-nous d'allégresse en face de cette œuvre de merveilleuse ascension qu'accomplirait le monde par le moyen de la crise.

Hélas! trop d'observations faciles et quotidiennes prennent sur elles de nous rappeler brutalement à la brutale réalité des faits quand notre imagination folâtre autour de ce mirage d'une civilisation qui puiserait à même les crises l'essence de son épanouissement, comme les fleurs puisent dans un sol riche la raison de leur exquise beauté.

Si vos sens n'étaient déjà remplis de la perception de toutes les scènes douloureuses de la vie courante, peut-être tenterions-nous un examen plus approfondi de quelques blessures, plaies, gangrènes, ulcères ou chancres sociaux et spirituels dont la crise a multiplié les cas au rythme d'une progression géométrique.

Pour l'instant, penchons-nous dans un élan de pitié sur les berceaux vides que la Crise défend de remplir. Berceaux vides qui appartiennent à des familles dont la crise a paralysé le développement, berceaux vides qui appartiennent aussi aux foyers que la crise a étouffés à l'état de projet. Berceaux vides qui, par une revanche terrible, créent ou ajoutent à l'angoissant problème de la sénilité des populations.

Penchons-nous aussi avec sollicitude sur ces autres berceaux, les berceaux mal remplis, les berceaux qui pleurent au lieu de vagir, les berceaux qu'une mère éplorée aura à réchauffer de son seul amour sans même l'haleine d'un

beuf ou d'un âne. Berceaux mal remplis qui se dresseront un jour — de toute leur innocence peut-être mais qui se dresseront quand même — contre une société qu'ils haïront parce qu'elle ne les aura pas aimés!...

Tournons-nous aussi — cette fois dans un sentiment de vive inquiétude — vers cette puissance active et productive inestimable que constitue la jeunesse de tous les pays! Puissance active et productive qui finit par oublier ses devoirs parce que frustrée trop souvent dans l'exercice de ses droits; puissance active écrasée sous le fait (f-a-t) et sous le fait (f-a-i-x) d'une négation hallucinante et qui s'oppose obstinément à son impérieuse volonté d'agir! Puissance productive anémiée par une carence extraordinaire de toutes les vitamines: vitamine A, pour Altruisme, B pour bonté, C pour courage, D pour devoir, E pour énergie, et G pour générosité de cœur et d'esprit, toutes vitamines dont elle faisait autrefois provision à même les aliments indispensables à sa constitution morale: travail et activité. Jeunesse dont l'Histoire dira — et c'est un jugement qui fait mal à répéter tant il est lourd de conséquences — qu'elle fut cinquanteaire, mais n'eut jamais 20 ans!

Et que dire de ces familles entières secouées durement ou même dissoutes par la crise! Sous ce seul chef d'accusation — crime de lèse-famille — ne se trouve-t-il pas matière suffisante pour une condamnation sans appel? Et de quel cynisme la crise n'a-t-elle pas aggravé son forfait en répétant son crime autant de fois qu'il lui fut possible de le faire! N'est-ce pas une scène bien familière que celle de familles à jamais dissoutes ou presque, et dont les membres, pour vivre, réduits à quêter leurs croûtes à la charité publique, grognent leur haine et leur mécontentement et maudissent au lieu de la bénir, la main qui les secourt. La crise n'aurait-elle que détruit le concept d'institution qu'est et que doit rester la famille, son mal serait insupportable puisqu'en définitive, le crime de lèse-famille, c'est un crime de lèse-humanité toute entière.

Nous pourrions prolonger cet examen bien sommaire et y ajouter peut-être une visite à M. Musset demandant qu'après sa mort il plantât un saule, mais nous nous en abstiendrons de peur de nous entendre confier trop de fois, et de reconnaître trop de voix nous confier: "Je ne serais pas mort si la Crise ne m'avait tué!"

Tenons-nous plutôt en la compagnie des vivants et voyons jusqu'où les répercussions de tant de malheurs peuvent s'exercer. Car si les politiques nationales et la politique internationale sont à ce point complexes qu'à l'heure présente elles se confondent avec un énorme point d'interrogation noir, — et cela nos adversaires ne peuvent pas le nier, — si le terrain des ententes est à ce point glissant qu'aucune tentative de solution ne tiennent en vue plus de temps qu'il n'en faut pour l'exposer, — cela nous nous adversaires ne peuvent le nier — c'est que le vente des intérêts matériels souffle fort, tourbillonne à folle allure, et menace de tout emporter.

Et si l'on cherche à connaître la cause de tant de violence, nous la retrouvons dans le recul du spirituel, recul engendré lui-même par l'entrée en jeu de la loi vieille comme le monde et dite, loi des ventre-cieux. Loi d'autant plus perfide qu'elle ne connaît pas d'exceptions. Loi que l'on retrouve toujours comme cause ultime ou première de toutes les révolutions comme de toutes les guerres. C'est encore cette loi qui enlève à l'homme sa raison, le rend semblable à la bête et souvent le fait mourir. N'allez pas croire que je récite en ce moment une réponse de catéchisme, c'est bien du fait des dictatures qu'il s'agit.

Communisme ou Fascisme, peu importe l'appellation, c'est l'idéologie qui menace!

Comment expliquer autrement que par le jeu de cette loi, cette atrophie des cerveaux qui porte, non des centaines, non des milliers, non des centaines de mille, pas même des millions, mais des centaines de millions d'êtres humains, à abdiquer leur dignité humaine, à troquer leur liberté contre la promesse d'une bouchée de pain, à laisser leur sort, dit l'Observateur Romano, "à la merci du pouvoir magique d'un groupe d'hommes qui ébranlent le monde entre 10 heures et midi," ou encore, pour reprendre un mot bien pittoresque d'un orateur sacré, d'un groupe d'hommes "qui ne peuvent passer dans un courant d'air sans que tout l'univers éternel".

Messieurs les jurés, en face de tant de misères, de tant de paradoxes, de tous enfants de la Crise — comment ne pas convenir que les œuvres humanitaires et philanthropiques dont il nous est donné d'assister à la création ou au développement, ne répondent pas à la nécessité d'injecter de l'antidote et de panser les blessures que laissent au cœur les flèches empoisonnées de la crise.

Que le sens profondément chrétien de certaine populations permette encore la mobilisation de valeureux infirmiers, nous n'avons qu'à nous en réjouir, et nous nous en réjouissons! Mais que cette mobilisation revête la forme d'un décret obligatoire et à long terme, nous n'avons pas le droit de nous en réjouir. Bien au contraire, cette mobilisation obligatoire ne fait que démontrer la vérité de la proposition que je m'applique à démontrer, à savoir que toutes les bonnes œuvres dont la crise peut-être la cause directe ou indirecte, avant d'être envisagées comme un bien, devront redonner à notre société l'aspect d'une société normale, où il fait bon vivre, où les valeurs sont respectées, où il n'existe ni prolétariat ouvrier, ni prolétariat intellectuel, mais des classes ou groupements sociaux qui, à défaut de la comprendre, admettent au moins leur interdépendance et vivent en conséquence.

● La crise actuelle a fait couler beaucoup d'encre. En bien des milieux, on s'inquiète de sa persistance, et on s'inquiète d'autant plus qu'elle revêt une acuité, une intensité que l'on ne trouve pas dans les phénomènes du même ordre qui l'ont précédée, et parce qu'elle se développe suivant un processus qui n'est pas tout-à-fait conforme à la théorie classique des crises. Naturellement chacun y va de son opinion, chacun trouve la véritable, l'unique cause de ce bouleversement des valeurs tant spirituelles qu'économiques. Tant et si bien que les techniciens eux-mêmes ne s'y trouvent plus et semblent décidés à y perdre pour de bon leur latin ou leur grec! Et cette confusion des esprits est fort compréhensible! Nous sommes en face d'un phénomène qui pour s'être déjà présenté dans le passé n'avait jamais atteint une telle ampleur. Songez, Mesdames et Messieurs, que cette crise que nous subissons encore n'a pas atteint une classe, une catégorie d'individus, une nation, mais elle a secoué l'univers entier, elle a touché globalement toutes les couches de l'état social, songez que ce malaise incomparable ne s'est pas fait sentir uniquement dans le domaine économique, mais que, d'économique d'abord, la crise s'est tôt transformée en une crise de l'homme, que le fait économique est devenu brusquement le fait humain.

Et cela est si vrai, qu'à l'heure actuelle on en est à ausculter la civilisation occidentale et déjà plusieurs redoutent, non sans raison, le diagnostic qu'il faudra porter. — "Sur l'humanité tout entière pèse une attente, l'attente de quelque chose d'inconnu, d'innommé, d'innommable, qui ne viendra peut-être pas" (Daniel-Rops). Et cette "attente de quelque chose d'innommable", de quoi est-elle remplie? De joie? Ce serait alors un espoir et je veux bien admettre que l'humanité espère encore mais surtout pour se donner le change! De crainte? Et c'est alors une angoisse que l'on ressent avec toute la brutalité d'un instinct, c'est le pressentiment d'un nouveau malheur et la peur folle que cette fois l'on ne s'en tirera pas à bon compte!

Mais avant de présenter mon réquisitoire, il serait utile que je situe le problème, que je délimite les cadres dans lesquels nous nous débattons. La crise a-t-elle fait plus de tort que de bien? I.e. depuis le dernier jour de prospérité connu et cet instant où je parle, pouvons-nous découvrir, et comme résultat de la crise, un ensemble de biens, un progrès? Pour être honnête intellectuellement, la réponse suppose une incursion dans plusieurs domaines.

La question ne sera pas résolue lors même que l'on démontrera, et nos adversaires le démontreront, j'en suis persuadé, que dans tel ou tel domaine, que dans telle ou telle nation, on marque une avance. Non, il s'agit plutôt, pour eux comme pour nous, de procéder à deux additions, l'une de bienfaits, l'autre de maux, et de faire la différence entre les deux résultats obtenus. J'ignore pour le moment si cette différence sera grande ou petite, mais si nous ne réussissons, mon camarade et moi, qu'à la démontrer infinitésimale, nous prouverons tout de même qu'elle existe et c'est tout ce que l'on nous demande! Est-il besoin d'ajouter que nous sommes profondément convaincus de la thèse que nous défendons.

Lorsque l'on veut scruter une époque, lorsqu'on désire analyser les éléments qui lui donnent sa physionomie particulière, lorsque l'on s'efforce de saisir le caractère propre d'une période d'histoire, lorsqu'enfin l'on cherche avec anxiété le transitoire et le définitif d'une période trouble, deux moyens, deux critères s'offrent à nous. D'une part, les éléments de l'époque étudiée comparés avec l'essence d'une civilisation véritable et, d'autre part, la recherche des causes qui ont engendré cette même époque. Et si l'on est en mesure d'affirmer que la comparaison est désavantageuse et que le mécanisme des causes joue encore de façon effective, on a prouvé que l'on se trouve dans une période de recul ou du moins de stagnation, et chacun sait que dans une question aussi grave que celle que l'on nous a posée, le piétinement sur place équivaut à une marche rétrograde.

Tant que tout le mal ne sera pas réparé, — et il ne l'est pas encore, — nos adversaires ne peuvent le nier, — vous avouerez messieurs les jurés, qu'il est impossible de parler du bien qu'a fait la crise, et à plus forte raison, de maintenir que la crise ait fait plus de bien que de mal.

Qu'un optimisme trop facile et dangereux, ou qu'une résignation qui tiendrait du fatalisme, ne nous rallie à aucun propos. Il faut que l'homme, convaincu des leçons du passé, et du mal toujours de plus en plus aigu que sèment les crises, il faut, dis-je, que l'homme comprenne ses responsabilités, s'élève à leur hauteur, connaisse l'immensité de l'abîme à combler, et fasse rayonner autour de lui les bienfaits d'une charité vigilante.

Ainsi, mais ainsi seulement, s'éloignera le spectre bien réel qui pèse sur notre civilisation: la possibilité qu'une génération prochaine ne soit contrainte de découvrir, avec le même sentiment d'admiration contemplative que nous avons de curiosité attendrie, qui étreint les visiteurs en face d'un Acropole, d'un Sphinx, ou d'une Pyramide, de découvrir, dis-je et d'interroger les ruines d'une civilisation que 19 siècles et demi ont édifiée, mais que peu d'années vécues encore sous le signe de la Crise, suffiront à anéantir.

Jean DRAPEAU

Notons immédiatement que la crise a eu pour effet général de mettre à nu des défauts et des tares qui existaient avant elle, cela va de soi, mais que la prospérité masquait de façon dangereuse. La crise a permis à des tarés, à des aigrefins de se poser en champions de l'honnêteté et de la vertu, à des embusqués, à des lâcheurs de faire des assauts de patriotisme, à des détraqués d'imposer leurs vues hystériques. Il était bon, nous répondront nos adversaires, puisque la prospérité dérobait dangereusement ces fiévreux, que la crise les démasquât. J'admets cette opinion, si on les eût étouffés dès leur apparition. Mais non, la voie s'est ouverte large devant eux, parfois l'on a prêté une oreille attentive aux élocutions de leurs cerveaux malades. Si bien qu'au auteur français (René Benjamin) a qualifié notre monde de "délicieusement maboulé". Que ceci soit normal dans une période de désarroi, je le veux bien, comme il est normal que lors d'une révolution surgissent d'horribles figures que la ville enveloppe de ses plus sombres repis, mais le fait n'en demeure pas moins affligeant.

Le caractère commun à toute civilisation est que chaque individu qui y naît reçoit incomparablement plus qu'il n'apporte. L'homme est un débiteur-né et sa dette grossit selon qu'il vit plus longtemps. Voilà un principe vérifié, admis jusqu'à nos jours. Mais tout à coup le doute se glisse, la question se pose de savoir si la société conserve aussi vivace sa physiologie de créancière perpétuelle! En effet, est-il bien certain que les individus qui naissent aujourd'hui trouvent plus qu'ils n'apportent? La question porte à sourire. Que faites-vous, me demandera-t-on, de tous ces biens accumulés par des générations successives? La réponse est fort simple: l'immense capita; humain acquis avec misère s'est changé, du fait de la crise, en un passif écrasant. Chacun des nouveaux citoyens du monde se trouve dans la même situation que celle de l'héritier d'une succession insolvable. Je dirai même que sa condition est pire puisqu'il ne peut recourir aux trois mois et quarante jours de délibération que notre loi accorde en pareil cas. A première vue l'on croit que l'enfant n'apporte rien. C'est une erreur, car il représente une puissance jeune, pure de tout alliage, qui pour se développer et devenir effective ne demandera que quelques circonstances favorables! Or ces circonstances favorables la crise les a détruites, elle a anéanti jusqu'à l'espoir qu'on puisse les recréer jamais. Je comprends qu'il vous est fort désagréable d'entendre les prophètes de malheur, d'écouter une voix qui fausse dans le chœur trop bien stylé des publicistes économicistes. Mais je ne crois pas que l'on fasse repartir la machine sociale rien qu'à la regarder avec un optimisme de commande.

En somme la crise n'a produit aucun des bons effets auxquels on pourrait s'attendre et le reliquat le plus trébuchant de ces années de fièvre sera sans aucun doute un affaiblissement, une anémie de tout l'être moral. L'espoir d'une guérison ne serait pas perdu si le monde entrât dès maintenant en convalescence. Mais regardez autour de vous, examinez ce qui se passe chaque jour sur chaque point du globe et vous constatarez qu'il n'est même pas question d'une détente prochaine. Et cela parce que la crise dure depuis si longtemps déjà que l'humanité en a presque pris son parti, que les hommes la subissent au lieu de tenter de la vaincre. Rappelez-vous la réflexion si triste, si douloureusement vraie du Salavin de Georges Duhamel: "Le malheur, le malheur! Il ne faut pas que ça dure trop longtemps, parce qu'alors ça n'a plus de raison de ne pas durer toujours." Cette phrase amère reflète exactement l'état d'esprit de notre temps.

Cependant, et malgré tout, un bien devrait sortir de cette lamentable situation. Lequel? Durement frappés dans leur sécurité matérielle, ayant l'occasion unique de comprendre qu'une recherche constante de l'argent, qu'une production au rythme vertigineux n'apportent ni la paix, ni la joie pour tous, que la sagesse n'est pas de produire pour utiliser des machines installées à grands frais, mais de produire pour satisfaire une consommation déterminée, les hommes auraient dû ralentir leur course vers le maximum de biens comptables! Pourtant, rien de tel! L'appât du gain, et du gain sans limites, demeure toujours aussi fascinateur. L'esprit de spéculation, un moment refroidi, je le veux bien, a repris une vigueur nouvelle et pour une fois encore les hommes sont devenus des risque-tout! Sans doute l'organisme économique, en certains endroits, s'est remis en marche et donne même l'illusion que la panne est bien réparée, mais comme autrefois il ne marche que sous l'impulsion d'une poignée de spéculateurs financiers et industriels qui s'assignent à "leur débordante activité d'autre fin que le bénéfice matériel immédiat." Auteurs responsables en partie du mal, ils exploitent ce mal avec le même sang-froid qu'auparavant. Nous continuons de nous battre pour la conquête des biens matériels avec le même acharnement. Donc nous n'avons pas su tirer la première leçon qui se dégageait de la crise, nous n'avons pas su profiter de l'enseignement qu'elle nous donnait, à savoir: un certain détachement de ces biens matériels. Et c'est Maurras qui le dit: "Hors de ce détachement, hors de cet esprit catholique, toutes les perspectives d'avenir sont guerrières fatalement." Et voilà un des effets pernicieux de la crise qui suffirait à contrebalancer, à annihiler même ses meilleurs résultats! Et cela est si vrai, Mesdames et Messieurs, que l'attachement passionné de notre univers pour les biens matériels rend fatalement guerrières toutes les perspectives d'avenir, que l'on discernait trois menaces déchirant notre présent et assombrissant notre futur:

menace de guerre, menace de la révolution, et celle-là s'est réalisée en maints endroits, menace de la faim.

La peur de la guerre est partout. Il n'est pas un journal, pas une revue, pas un livre où sous quelque forme elle ne s'exprime; il n'est pas une bouche qui ne prononce le mot, il n'est pas un esprit qui ne craigne la chose. Et ce, parce que les déterminismes économiques nous écrasent "avec tout ce qu'ils ont de déshonorant pour la personne humaine". Et cette menace revêt un aspect cynique parce que pour le plus grand nombre elle est "comme l'expression de ce refus inconscient, informel que l'homme oppose à un monde... où la violence se masque de mensonge" (Daniel-Rops). Parce que la mort par la faim est un sacrifice absolument inutile, on en vient à croire que la guerre pourrait être une forme de rachat, à tout le moins une évaison bienfaisante!

Il en est de même pour la révolution présente sous la plume d'une grande partie de la jeunesse.

On redoute moins la menace de la faim parce que si beaucoup sont frappés, tous ne meurent pas. Mais il y a dans les seuls pays blancs cent millions d'êtres qui ne mangent pas à leur faim. Argument facile, Messieurs? D'accord. Mais là où la crise s'avère néfaste, c'est lorsque l'on se rend compte que ce problème des ventres creux n'est pas regardé comme primordial, comme le seul souci!

"Le but de toute société", écrit l'excellent écrivain A. de Chateaubriand, "n'est pas que les hommes se passent les uns des autres; le but des sociétés est qu'ils s'agrègent si prochainement et qu'ils se soudent si court, qu'ils ne puissent plus se séparer les uns des autres. La loi de l'individu et de son plaisir? Allons donc! C'est justement cette démente qui doit être abolie à jamais. La loi d'amour est la seule loi de vie, la loi qui fait que chacun sent en soi l'immense unité humaine et devient fort autant que tous ensemble." Et voilà justement ce que nous reprochons à la crise: de ne pas avoir enseigné aux hommes à s'agréger si prochainement, à se souder si court qu'ils ne puissent plus se séparer les uns des autres, de ne pas avoir remplacé la loi de l'individu et de son plaisir par la loi d'amour! Non, Mesdames et Messieurs, la misère n'a pas rapproché les hommes, elle ne les a pas fait se mieux aimer. Et pour le comprendre, il suffit d'observer le domaine des relations internationales. Il semble que les peuples n'attendent que le moment propice pour se dresser les uns contre les autres et s'entretenir, parce que la crise au lieu de provoquer une large coopération internationale, a donné naissance à ce nationalisme économique, désastreux et pour ceux qui l'adoptent et pour ceux qui le subissent.

Mesdames et Messieurs, je m'en voudrais de franchir la limite du temps qui m'est dévolu. Permettez-moi cependant de vous fournir encore quelques arguments dont le seul énoncé d'ailleurs vous convaincra de la justesse de notre thèse.

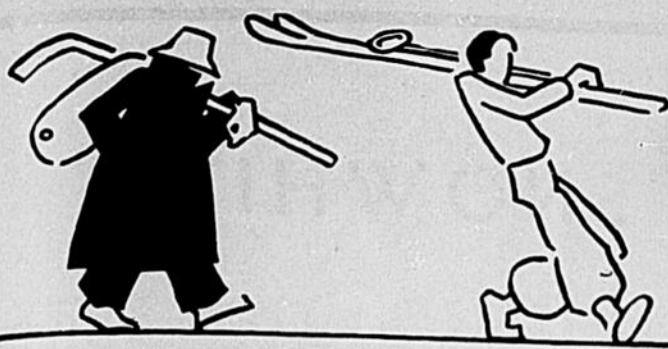
"Une civilisation authentique doit placer à leur rang, le premier, ceux qui sont capables de dépasser leur temps, d'échapper à sa pression et c'est même le sens le plus haut du terme civilisation que de sanctionner cette prééminence des personnes humaines les plus affirmées, les plus rayonnantes, les plus fortes" (Daniel-Rops). Or la crise a accentué la tendance de la société capitaliste vers l'égalitarisme, au niveaulement par en bas, elle a contribué à maintenir la confusion entre l'inégalité injustifiée et l'inégalité, loi de la nature. Elle a fait de l'homme moderne un homme sans nom et qui se veut tel, elle lui a inspiré le dégoût de l'engagement personnel, la peur des responsabilités. Chacun pour soi est une devise universelle, alors qu'une véritable civilisation ne sépare pas le destin personnel du destin collectif.

L'homme civilisé comprend sans peine qu'il a plus de devoirs que de droits, mais nos contemporains professent une croyance absolument opposée. C'est ainsi que l'on en arrive à la néfaste notion de l'Etat-providence, de l'Etat dispensateur de droits et de privilèges. Or chacun sait que lorsque l'Etat est tout, il n'est rien. Plus encore, la crise accuse le contraste profond qui existe entre l'intérêt général et les intérêts particuliers. Et ceci qui est vrai pour les individus, l'est encore des corporations. Chaque jour l'on constate avec plus d'inquiétude que les groupes professionnels, politiquement les plus puissants, font jouer le mécanisme de leurs intérêts contre l'intérêt de tous.

Au moins, direz-vous, les ouvriers y ont trouvé un bénéfice. Croyez-vous? Dans presque tous les pays, la législation sociale n'est faite que de paravents, de demi-mesures qui n'ont d'autre vertu que de retarder la reddition finale des comptes. Nombreux sont les chefs d'ouvriers qui constatent qu'une fois de plus ils seront dupes et des pouvoirs publics et du capital!

Enfin et pour nous résumer, Mesdames et Messieurs, nous disons que la crise, alors qu'elle aurait dû favoriser, provoquer cette sélection, cette hiérarchie des valeurs que l'on réclame à grands cris, a eu pour effet de tout mêler, de tout brouiller. Rien ne va plus! Et malgré son effroyable détresse, l'homme n'a pas saboté ces mécanismes abstraits et inhumains qu'une éblouissante mais trompeuse prospérité lui avait consacrés.

Jean-Pierre HOULE



SPORT



LA DERNIERE!!!

Il me reste à vous annoncer une dernière défaite et c'est celle qu'a subie notre équipe intermédiaire aux mains des "Hommes Rouges" de McGill. Le score fut de 2 à 0 et nos adversaires ne parvinrent à tromper la vigilance de Bourgoïn qu'à deux minutes de la fin alors que Young déjoua "Mimi" pour compter le premier point de la joute. Et une seconde avant que la cloche n'annonçât la fin des hostilités, Windsor s'échappa alors que les nôtres attaquaient dans le but d'égaliser et scella définitivement le sort de la rencontre. Par cette victoire, McGill rejoint le Loyola en première position de la ligue; toutefois cette dernière équipe remporte le championnat pour avoir contre McGill compté cinq buts cette saison pendant que l'université anglaise n'en réussissait que quatre contre Loyola. Les gars du Loyola sont donc les nouveaux monarques du hockey intercollégial intermédiaire et méritent bien cet honneur.

Et voici le classement final:

	J.	G.	P.	N.	Pr.	Ct.	Pts
Loyola.....	8	7	1	0	28	9	14
McGill.....	7	6	1	0	26	12	14
MONTREAL.....	8	3	5	0	17	24	6
Kings ton.....	6	1	5	0	12	23	4
Bishop's.....	8	1	7	0	12	33	2

Kings ton a joué des parties de 4 points contre McGill et Bishop.

POTINS SUR L'INTERMEDIAIRE

Kelly, le cerbère du Loyola, a la meilleure moyenne chez les gardiens de buts car il n'a laissé entrer le palet dans sa cage que neuf fois en huit parties, ce qui lui donne la première place dans ce domaine. Néanmoins on peut sans parti pris, déclarer Pierre Bourgoïn le meilleur gardien de buts de la ligue... le Loyola a blanchi tous les clubs de la ligue sauf le nôtre; en deux parties contre cette équipe, les Carabins ont compté quatre fois, soit mieux que tout autre club de la ligue... le Bishop's termina en dernière position pour la troisième année consécutive... l'Université de Montréal ne s'est jamais classée plus bas qu'en troisième place.

HONNEUR AU MERITE

Rares sont nos porte-couleurs qui ont pris part à toutes les joutes de leur équipe: chez les seniors, un seul peut revendiquer cet honneur, Gérard Leboeuf. De plus Gérard peut se glorifier de n'avoir pas reçu une seule punition de toute la saison. "Junior" serait donc l'homme de fer et le joueur le plus loyal de la Ligue Intercollégiale Senior.

Trois Carabins méritent la même mention chez nos intermédiaires: Bourgoïn, Labrèche et Richardson ont en effet participé aux huit joutes de leur club. Et c'est ce même Richardson qui a joué environ cinquante minutes par partie; Henry fut un des piliers de son club, et c'est avec regret que nous le verrons partir en juin prochain.

EQUIPES D'ETOILES

L'an prochain les différents rédacteurs sportifs de McGill, Varsity, Queen's et Montréal ont fait leur choix d'équipes d'étoiles de la Ligue Intercollégiale Senior. Cette année, nous n'avons pas encore entendu parler d'un tel choix.

Néanmoins, la semaine prochaine paraîtra ma sélection d'étoiles; la tâche est des plus difficiles à cause des nombreux facteurs dont il faut tenir compte.

Phil. MALOUIN

COMPTEURS DE L'INTERCOLLEGIALE

	B.	A.	Pts	Pu.
McConnell, McGill.....	25	16	41	7
Pidecock, McGill.....	18	13	31	12
Munro, Queens.....	12	10	22	2
Williamson, Queens.....	14	7	21	2
Crutchfield, McGill.....	5	14	19	6
Melnquhan, Toronto.....	8	10	18	2
Gagné, Montréal.....	10	7	17	12
Harding, Harvard.....	10	4	14	2
Porowic, McGill.....	11	2	13	0
Walker, McGill.....	7	6	13	4
D. Humphrey, Yale.....	10	2	12	2
Cullivan, Dartmouth.....	8	4	12	0
Mather, Dartmouth.....	7	5	12	2
Papore, Queens.....	4	8	12	10
Walsh, Dartmouth.....	9	2	11	4
Hepburn, Queens.....	7	3	10	4
Fremes, Toronto.....	7	3	10	2
O'Brien, McGill.....	4	6	10	11
Lewis, Dartmouth.....	6	3	9	12
Morrison, Toronto.....	6	3	9	0
Hibbard, McGill.....	4	3	9	0
Grignon, Montréal.....	4	5	9	4
Craig, Toronto.....	4	5	9	9
Craig, Toronto.....	3	5	8	0
Roberts, Harvard.....	3	5	8	2

La BIÈRE en BOUTEILLE se VENDANT LE PLUS au CANADA!

Bièrre BLACK HORSE

KANDAHAR



ROGER "BAPTISTE" GAGNE

Roger n'a pas besoin de présentation, car tous les Carabins le connaissent et l'admirent. Elu capitaine de notre équipe de hockey en janvier dernier, "Baptiste" a répété cette année son exploit de la saison dernière en s'affirmant comme le meilleur compteur de son club.

Si nous consultons les statistiques de la Ligue Intercollégiale, nous y voyons que "Baptiste" a figuré dans 17 des 24 points qu'a enregistrés l'U. de M. cette année. Et à moins qu'il revienne sur sa décision, il vient de jouer pour nous sa dernière saison...

Roger est le type de l'athlète parfait, du joueur loyal et de l'adversaire redouté.

P. M.

Kandahar! Kandahar! que de souvenirs évoque ce mot mystérieux.

Nom de la métropole de l'Afghanistan; Capitale du grand Gengis Khan.

Nom d'une victoire de l'armée britannique commandée par Lord Roberts. Nom de ce même Lord qui reçut en récompense le titre de Baron Roberts du Kandahar. Nom enfin du club de ski de l'élite anglaise dont la piste "Kandahar" est située à Mürren en Suisse et qui est précisément le donateur de ce fameux Trophée Kandahar québécois disputé dimanche dernier au Mont Tremblant et gagné par Louis Cochand, digne fils de la Laurentie.

Combien des nôtres cette semaine regrettent de n'avoir pu partager le plaisir des 33 montagnards qui participaient à l'excursion des Auberges de la Jeunesse. Tout alla à merveille depuis la marche aux flambeaux samedi soir jusqu'aux chants de victoire dans le train du retour.

Dimanche l'on s'éveilla forcément de bonne heure, le bedeau ayant éteint le feu de peur que quelqu'un ne manquât la messe. Après un bon déjeuner l'on se précipita vers le Mont Tremblant. Ses flancs à pic furent pour les autres un cauchemar. Les rayons ardents du soleil nous invitaient à la paresse mais Borée stimula les moins hardis dans leur ascension. Cette montée dura 2 heures; toutefois le panorama grandiose compensa largement pour la fatigue. De la tour du garde-feu l'on pouvait voir à 30 milles à la ronde et compter d'innombrables lacs. Puis—la course. Une piste qu'un manteau de 6 ou 7 pouces de neige fraîche rendait idéalement rapide. Les plus exigeants n'auraient pu désirer des conditions meilleures. Les résultats en donnent la preuve car 26 des 63 concurrents battirent l'ancien record établi il y a 2 ans par Viateur Cousineau.

Les spectateurs échelonnés le long de la piste virent les Cochand, les Johannsen et les

Mann passer comme un éclair, atteignant, à certains endroits, une vitesse de 50 à 60 milles à l'heure. Le Mont Tremblant en tremblait.

Tom descendit accroupi afin de minimiser la résistance du vent et arriva au poteau en onzième position.

Voici les résultats de la descente:

	secs
1. Louis Cochand, club de ski Laurentien.....	3.02.2
2. Robert Johannsen, McGill.....	3.05.4
3. Gérard Chevalier, St-Sauveur.....	3.18.4
4. Punch Bott, S.C.M.....	3.18.6
5. Roger Trottier, St-Sauveur.....	3.20.8
9. Franz Hofer, notre instructeur.....	3.24.8
11. Tom Casgrain, U. de Montréal.....	3.28.2
32. Antoine Paré, U. de Montréal.....	3.44.6
38. Charles Paré, U. de Montréal.....	3.50.8
50. Jean Lalonde, U. de Montréal.....	4.06.8

Le slalom eut lieu l'après-midi et fut très difficile. La pente était raide et les fanions très rapprochés les uns des autres, de sorte que des 20 skieurs éligibles (les 20 premiers) dix furent disqualifiés pour une raison ou une autre. Tom se classa 7e dans cette épreuve et aussi 7e dans les résultats combinés. Cette course mit en évidence l'habileté des skieurs laurentiens. Après Cochand le vainqueur, Gérard Chevalier de St-Sauveur s'est classé 3e et son co-équipier Roger Trottier 5e. Quand à Cousineau, le gagnant des deux années précédentes, il démontra un noble courage. Souffrant d'une entorse sérieuse subie lors du championnat du Dominion à Ottawa la semaine dernière il prit quand même part à la course et se classa 14e.

Jean LANGLOIS

SKI

SAUT A LA COTE-DES-NEIGES

Samedi dernier à la Côte-des-Neiges avait lieu le "Championnat du Saut de Ski de Montréal".

Les conditions étaient assez bonnes quoiqu'une neige fine diminuât sensiblement la visibilité des skieurs.

Yves Brossard aurait probablement gagné ce concours important car il fit deux sauts de 119 et 121 pieds respectivement. Malheureusement la seconde fois ayant fait un grand effort pour aller plus loin, ses skis en quittant le tremplin se heurtèrent l'un contre l'autre et, quoiqu'il tint son équilibre dans l'air, il tomba en atterrissant. Maurice Laureys sautant pour la première fois sur un grand saut atteignit les distances remarquables de 95 et 93 pieds.

CONCOURS DU CLUB ST-SAUVEUR

Dimanche prochain aura lieu à St-Sauveur des concours de descente et de slalom sous la direction du club de ski St-Sauveur. Notre club a l'intention d'y inscrire au moins deux équipes.

La première sera composée de Tom Casgrain, Antoine Paré, Charles Paré, et Guy Mongenais.

La formation des autres équipes n'est pas encore complétée. Tous les mem-

bres du club peuvent entrer dans ce concours.

ALLAIS, CHAMPION DU MONDE

La semaine dernière Emille Allais de France a gagné le championnat mondial de ski lorsqu'il se classa premier dans les épreuves combinées de la descente et du slalom. Ce concours se déroulait à Engleberg en Suisse et réunissait les skieurs norvégiens, suédois, finlandais, allemands, suisses, autrichiens, italiens, américains, anglais, etc.

CHAMPIONNAT DE L'UNIVERSITE DE MONTREAL

Le dimanche 20 mars, est la date qui a été fixée pour les championnats de notre club. Cette rencontre comprendra une course de descente et une autre de slalom. Tous les membres peuvent participer à la descente, et les 20 premiers de cette épreuve courront dans le slalom. Ceux qui veulent prendre part aux concours sont priés d'en avvertir Antoine Paré ou leur représentant de faculté, avant vendredi soir, le 18 mars, date où les rangs de départ seront tirés au sort. Aucune contribution n'est requise et tous devraient y participer.

Jean LANGLOIS

HOCKEY A POLY

Le samedi, 19 février, Polytechnique remportait une victoire éclatante sur l'équipe du Mont St-Louis, au Festival de ce collège au Forum. La partie a été fertile en points saillants de toutes sortes, et les M.S.L. ont joué une très belle partie; leurs tactiques furent des plus loyales.

Nos joueurs ont fait preuve d'un bel ensemble et nos défenses ont été constamment un véritable embarras pour le Mont St-Louis. Notre gardien de buts a été sensationnel dans les filets et a fait des arrêts qui ont tenu les spectateurs en haleine durant toute la partie.

Nos avants ont été à la hauteur de leur tâche et ont su donner du fil à retordre au gardien de buts adverse. Tous nos joueurs ont joué avec brio.

Cette victoire nous réjouissait d'autant plus qu'il y avait six ans que nous n'avions pas battu le Mont St-Louis.

DETAIL:
 1ère Période
 Aucun point.
 Punition: Goulet, Hébert.
 2ème Période
 Mont St-Louis: Cardinal (Duggan).
 Punitions: Hébert.
 3ème Période
 Poly: Conrad Laverdure.
 Poly: E. Hébert (Guy Hébert).
 Punitions: Hébert, G. Hébert, Ledoux.
JOUEURS:
 Polytechnique: E. Desrivères, A. D'Amours, P.-E. Beauchemin, J. Lacroix, Gaby Lecavalier, Conrad Laverdure.

INTERCOLLEGIALE

INTERMÉDIAIRE		R.M.C.		2	
1 mars	Loyola.....	6			
2 mars	McGill.....	2		Montréal..	0

INTERCOLL. SENIOR

5 mars:	Princeton..	2	Dartmouth	3
	Yale.....	3	Harvard...	2

INTERCOLLEGIALE SR

CLASSEMENT FINAL						
	G.	P.	N.	Pr	Ct	Pts
McGill.....	9	1	0	79	15	18
Queen's.....	8	2	0	47	13	16
Dartmouth.....	7	3	0	41	51	14
Toronto.....	6	3	1	46	34	13
Harvard.....	3	6	1	32	43	7
Yale.....	2	7	1	31	44	5
Princeton.....	2	7	1	28	45	5
Montréal.....	1	9	0	24	62	2

ELLES MÉRITENT votre préférence!

SEULS les plus fins tabacs de Virginie entrent dans la fabrication de la cigarette GRADS. C'est pourquoi elle n'irrite pas la gorge et ne fatigue jamais le goût. Elle est véritablement pure. Adoptez-la.

Cigarette GRADS

L.O. GROTHÉ LIMITÉE — ENTREPRISE FAMILIALE ET INDÉPENDANTE

A BÂTONS ROMPUS

Réflexions sans suite sur tout et sur rien, accumulées et débitées par Eddy Beaudry que voici... C'était ainsi que depuis déjà plusieurs mois, les samedis et dimanches exceptés, les auditeurs du poste CKAC écoutaient avec un plaisir toujours renouvelé, ces émissions trop brèves, hélas! à mon avis, toujours si intéressantes et sur des sujets si variés. Ce programme était tellement différent de ce qu'on nous offre habituellement à la radio; de ces programmes de chansons françaises que tout le monde connaît par cœur à force de les entendre se répéter, trois ou quatre fois par jour, par des chansonniers genre Rossi et autres; de ces programmes de swing band, de jazz, de recettes de cuisine, d'annonces, etc...; enfin de ces programmes très ordinaires, presque tous du même genre et sur le même ton. Tandis que, A BÂTONS ROMPUS, c'était toujours nouveau. Renseigné comme il l'est, M. Beaudry savait charmer et intéresser un auditoire. Il parlait des grands hommes restés célèbres dans l'histoire, des génies tels que Napoléon, des héros tels que l'archiduc Rodolphe; il nous donnait leur biographie, racontait leurs amours et nous parlait des mœurs de ces époques. Il nous lisait aussi des faits sur la vie des auteurs les plus connus du public tels que Voltaire, Hugo, Musset, Baudelaire, Mauriac, Maupassant et nombre d'autres. Il consacra même tout un quart d'heure au gagnant du prix Goncourt, l'auteur de "Faux-Portrait", M. Plisnier.

Mais les sujets n'étaient pas toujours aussi intellectuels; quand on s'adresse à un auditoire en partie féminin, il faut bien parler de temps à autre du beau sexe; M. Beaudry nous taquinait gentiment, mais il le faisait toujours avec tact de peur de froisser quelques âmes à la chatouilleuse susceptibilité. Ses auditrices faisant semblant de le prendre au sérieux, lui renvoyaient la balle et se défendaient tant bien que mal, en le traitant de vieux garçon, de méchant bougon, de bon papa, de vulgaire pessimiste, d'audacieux cynique. Il en est une qui alla même jusqu'à le traiter de glaneur anti-féministe. Il subissait toujours l'avalanche de reproches sans se fâcher, comprenant que toutes ces véhémentes protestations n'étaient au fond que de la rigolade.

Quand on parle de femmes, il faut bien s'occuper un peu aussi de ces bons messieurs; ils en auraient autrement été jaloux, et les hommes à leur tour se firent malmenés, on s'amusa à leurs dépens, les petites manies des uns y passèrent, tout comme les défauts

des autres; les célibataires eux-mêmes ne furent pas épargnés. Aussi la discussion s'est soutenue, animée de part et d'autre, entre les correspondants et M. Beaudry.

Puis un jour, les causeries prirent une autre forme; Tino Rossi vint à Montréal, Jean Clément arriva peu après... ce qui ne manqua pas d'entraîner, de déchaîner plutôt, un véritable débat épistolaire entre les admiratrices du ténor corse, et celles du sympathique chanteur français. M. Beaudry reçut au début des lettres fort amusantes, puis d'autres moins, et plusieurs fort déplacées, cela, pour avoir été franc et sincère, pour avoir dit que Tino Rossi le laissait indifférent, qu'il lui reconnaissait une voix agréable, ce qui est encore très flatteur du reste, mais qu'il ne partageait pas l'admiration, ridicule d'ailleurs, qu'on lui accordait; mais qu'il partageait bien au contraire, l'admiration méritée que tous semblaient vouer à Jean Clément, si affable, si bon camarade, si charmant et à la voix si souple et si expressive. Cette discussion qui fut plaisante d'abord, changea peu à peu de face; les plaisanteries devinrent des insultes; les taquineries des grossièretés, et à cause de quelques esprits croches auxquels un chanteur étranger fait perdre la boule, M. Beaudry dut mettre un point final à ce débat.

Il entama alors d'autres sujets, il parla des us et coutumes des différents pays; il lut aussi de fort charmants poèmes de Musset, Hugo, Franc-Nohain, Renard, Rostand et combien d'autres encore. Les grands maîtres de la musique ne furent pas non plus mis de côté, et leur existence et leurs œuvres nous devinrent encore plus familières.

Tout ce que je pourrais ajouter ne ferait qu'aviver le regret de cette émission, qui pour des raisons qu'on ignore, s'est terminée vendredi dernier, alors qu'il a cassé une dernière fois avec nous, les petits bâtons, selon l'expression même de M. Beaudry. Mais, a-t-il ajouté, les programmes reprendront si je reçois un nombre suffisant de lettres. J'ai bien fait ma part, je suis positive que d'autres aussi l'ont fait, mais ce n'est pas assez. Je demande donc aux auditeurs et auditrices de A BÂTONS ROMPUS, et même à ceux et celles que leurs occupations empêchent d'écouter ce programme d'écrire à leur tour. Là où une seule force peut échouer, plusieurs forces ne manqueront pas de réussir. Plus les protestations seront nombreuses et plus vite M. Beaudry sera de retour parmi nous.

GABY

CATECHISME DE L'ORGANISATION CORPORATIVE

par le P. Richard Arès, S.J.

Tous les hommes d'ordre, tous ceux qui cherchent une solution permanente à la crise dont souffre l'humanité, se tournent de plus en plus vers l'organisation corporative. Ils ont pour les encourager, au premier chef, les paroles pressantes du Souverain Pontife dans ses dernières encycliques. Mais l'organisation corporative n'a rien de fantaisiste. C'est une institution basée sur des principes, déterminée par des lois, dirigée vers un but. Sans doute ses modalités peuvent varier et s'adapter au tempérament et aux traditions des différents pays, mais là encore faut-il respecter les normes du corporatisme et ne pas s'écarter de la voie que sa nature même et son but lui traacent. Des notions

claires sur l'organisation corporative s'imposent donc. Peu les possèdent. Et c'est pourquoi une voix autorisée de chez nous réclamait dernièrement la publication d'un catéchisme sur ce sujet. Ce désir vient d'être réalisé. Le P. Richard Arès, S.J., de l'École Sociale Populaire, auteur d'un *Petit catéchisme anticommuniste* qui connut un vif succès, publie, sous le titre de *Catéchisme de l'organisation corporative*, une brochure de 64 pages où se trouve contenu tout ce qu'il faut connaître sur cette organisation. En procédant par questions et réponses, il clarifie un sujet assez complexe en lui-même. Cette brochure est en vente à L'ACTION PAROISSIALE, 4200, rue de Bordeaux, Montréal, au prix de 25 sous l'unité.

Institution canadienne-française
LABORATOIRE NADEAU
(LIMITÉE)
Pharmacie en Gros

"Mes Fiches"
No 21
En vente chez JOS

Harbour 1878

Service et qualité

ED. GERNAEY

VOTRE FLEURISTE

Fleurs pour toutes occasions, télégraphiées partout.

1405 rue ST-DENIS

MONTREAL

"LE QUARTIER LATIN"

organe officiel des étudiants de l'Université de Montréal.
539 est, rue De Montigny — Harbour 0530

DIRECTION
Directeur : JEAN VALLERAND
Censeurs : CHANOINE EMILE CHARTIER
ABBÉ GEORGES DENIGER
MAURICE ARCHAMBAULT

RÉDACTION
Rédacteur en chef : ROGER CHAPUT
Secrétaire de la rédaction : JEAN MADORE

Rédacteurs :
GUY PREVOST
JACQUES LÉGER
ANDRÉ DUSSAULT
JEAN FILION
PIERRE BOURGOIN
PAUL LEMONDE
SIMON L'ANGLAIS
JACQUES LEDUC
MAURICE MERCIER
DANIEL JOHNSON
PHILIPPE MALOUIN

ADMINISTRATION
Administrateur : GÉRARD HEBERT
Circulation : JEAN-MAURICE ROBILLARD

IMPRIMÉ PAR

LA CIE DE PUBLICATION LA PATRIE
180 est, rue Ste-Catherine
Montréal

LA JEUNE FILLE

Ce n'est pas chose facile, Gabby, que de répondre catégoriquement à la question que vous posiez dans le dernier QUARTIER LATIN. Et je doute qu'il y ait beaucoup d'étudiants à faire le même choix devant la gerbe parfumée des qualités féminines. Vous me pardonnerez si je n'ose faire un choix aussi embarrassant et si je me borne à ne vous confier que ce que des étudiants, plus aguerris que je ne le suis aux embuscades féminines, ont bien voulu me dire. Et vous comprendrez que je ne puisse vraiment pas tant abuser de mes 20 printemps...

Le premier à qui je demandai ce qu'il désirait trouver en une jeune fille est un étudiant à l'élégance et à la voix presque féminine. Et j'étais assuré que sa longue fréquentation des salons et des réunions mondaines lui permettait de porter un jugement sûr et mûri. Comme je lui demandais quelles étaient les qualités qu'il recherchait en une jeune fille, il me fit cette réponse pour le moins étonnante: "Je lui veux avant tout de l'attrait physique, de l'élégance, du charme et de la beauté! — Mais, lui objectai-je, ne souhaiterais-tu pas tout d'abord voir briller en elle une saine intelligence?" — Oh! tu sais, me répondit-il avec ses yeux si beaux à voir, je ne crois pas que l'on puisse demander beaucoup plus que la beauté à une femme! — Oui, évidemment, je comprends qu'il te soit particulièrement difficile de lui en demander davantage...! Et je m'arrêtais là, fixé sur ce qui voltigeait derrière ce beau front de danseur!

J'abordai ensuite un type qui est presque sur-doué, qui n'est pas tout-à-fait un mondain mais qui est à peu près sérieux. C'est éminemment le genre d'étudiant qu'on appelle si souvent "le bon diable". Ses jugements, justes ou non, correspondent presque toujours à ceux portés par la plupart des étudiants.

Eh bien, lorsque je demandai à cet étudiant ce qu'il préférait en une jeune fille: "Elle doit, me dit-il, être fidèle avant tout; belle ou non, une jeune fille qui est inconstante ne pourra jamais me plaire et m'emballer! — Oui, mais crois-tu qu'elle te laissera découvrir toutes ses petites infidélités, — si elle se sent le cœur volage? — Oh! non, mais si elle est infidèle et sans sincérité, elle ne tardera pas à se tasher! — Ce n'est pas absolument sûr... et que lui demanderais-tu à part ça? — Evidemment je la veux intelligente pour me comprendre (sic) et pour qu'il soit possible de converser d'autre chose que de sottises banalités. — Rechercherai-tu particulièrement une femme spirituelle? — Je désire qu'elle ait du bon sens bien plus que de l'esprit, c'est moins parfumé peut-être mais ça dure davantage! — Ne crains-tu pas tout de même de t'en fatiguer à la longue? — Une femme qui me rendra mon amour aura toujours assez de sève pour moi. — A part ça, la voudrais-tu cultivée? — Bah! qu'elle soit normale! je ne tiens pas spécialement à ce qu'elle puisse tout comprendre dans les théories d'Einstein, ou bien qu'elle essaie de me faire croire comme certains de mes amis, qu'elle saisisse tout dans Baudelaire, Mallarmé ou Valéry! — Oui, en somme, tu rêves d'une femme intelligente, fidèle comme pas une, et dont le jugement sûr se marierait à un amour inlassable! — Exactement!

Vous constatez, Gabby, que cet étudiant n'est pas si bête et que les jeunes filles qui rencontreraient des types de ce genre-là pourraient, j'imagine, ne pas désespérer de toucher au bonheur et goûter quelque peu la joie de vivre!

Mais je continuai ma courte enquête et je me mis à la recherche de Pamphile, notre Caton. Il est très affable, mais pour lui le sourire est une faiblesse, l'esprit une déformation, les mœurs modernes presque un signe de décadence! C'est le type à l'aspect "frigidaire", mais intérieurement doux et sensible. Cette espèce d'étudiants est encore passablement abondante et assurément elle ne manque pas de solidité s'il est vrai qu'elle n'a pas tout-à-fait assez de sève.

Je lui pose donc ma question et il me fait l'honneur, que j'apprécie, de me répondre, de sa belle voix grave: "Une femme doit tout d'abord avoir du cœur, beaucoup de cœur! Sans doute faut-il qu'elle soit intelligente, d'ailleurs la plupart le sont, mais il importe davantage qu'elle soit dévouée et bonne. Le dévouement vaut plus que tout! — Pamphile, si Caton revenait sur la terre, il serait ton disciple! — Et si tu veux savoir ce que personnellement je lui veux en plus, eh bien, je crois que c'est de la distinction, du raffinement. La femme doit adoucir l'écorce naturellement rugueuse de l'homme, et il me semble qu'une femme vulgaire trahit son rôle de civilisatrice!"

Voilà une belle formule, n'est-ce pas? Et elle traduit presque adéquatement le mot de je ne sais plus quel auteur: "Ce que je recherche chez la jeune fille? Oh! beaucoup de choses, trop peut-être pour le peu que j'ai à lui offrir. Je lui veux surtout du cœur: la femme est faite pour aimer et si elle aime véritablement, elle sera presque parfaite. Ajoutez à cela de l'esprit, de la gaieté, de la distinction, de l'instruction, le sens pratique des choses et aussi deux petits grains de beauté, et vous aurez l'image ou le rêve de celle que je veux adorer!"

J'aime à croire que c'est un rêve auquel il n'est pas exagéré de croire. On peut avoir un idéal de jeune fille différent, je ne crois pas qu'on puisse en avoir un plus beau! Et je ne doute pas, que vous et plusieurs de vos amis soyez parfaitement capables de le rendre réalisable!

Quant à la question de couper la langue aux jeunes filles qui parlent trop, je ne puis vraiment pas vous donner mon avis sur ce point: j'ai deux sœurs et elles ont suffisamment utilisé leurs langues pour me forcer parfois à déplorer l'existence d'un organe qui, comme vous le dites si bien, peut murmurer de si délicieuses choses! Evidemment c'est aller beaucoup trop loin que de vouloir leur couper la langue, mais je crois tout de même que celui ou celle qui pourrait découvrir un instrument quelconque pour diminuer en certains moments la puissance et la souplesse de quelques langues, je crois que sa fortune serait faite!

Mais je ne voudrais pas finir avec un mot désagréable sur votre beau sexe, et je crois qu'il est permis de dire sans exagération que votre sexe a bien assez d'avantages sur le nôtre pour avoir celui-là de moins!

Pierre BAUDOIN

"SNOW WHITE"

On rapporte que Walt Disney est désappointé de son œuvre et de ses personnages qu'il ne trouve pas bien rendus dans "Snowwhite and the seven dwarfs". C'est sans doute la modestie qui aveugle l'auteur, mais en tous cas, il se trompe car ses personnages sont si vrais et si naturels qu'on les reconnaît tous en chair et en os à la faculté de droit...

C'est sûrement Snowwhite qui a été la mieux réussie, avec ses beaux cheveux noirs, sa voix mélodieuse, et son joli sourire: c'est si bien elle que son nom ne la désignerait pas mieux...

Naturellement, le Prince charmant n'est pas loin et Disney ne pouvait mieux le reproduire: un beau petit jeune homme rose et joufflu, à la moustache caressante et soyeuse, toujours prêt à faire écho au moindre appel de sa princesse...

Suivent les Gnômes, avec Doc en tête: d'une prestance remarquable, ce dernier en impose à tout son entourage. Il préside à toutes les délibérations et donne volontiers sa voix prépondérante... Bref, comme dans le film, c'est la personnalité du groupe.

Pour faire contraste, nous trouvons à deux pas, notre "Dopey", avec ses grandes oreilles, sa petite taille et son manque de prestige. Il n'est jamais pris au sérieux, n'ouvre la bouche que pour se faire dire de se taire, et attrape toujours la bascule à sa fête. Aussi célèbre que Doc, il ne pense tout de même pas à s'en faire pour cela.

S'il y a quelqu'un qui le comprend sous ce rapport, c'est bien le pauvre Sleepy qui sommeille à ses côtés. Bien qu'il ait besoin de 26 heures de sommeil sur une journée de 24, celui-ci trouve le courage de se traîner avec cours, entre deux fins-de-semaine. Pour ne pas s'éveiller, il ne tient qu'un œil ouvert...

Peine perdue, malheureusement, car Grumpy est tout près qui ne demande qu'à faire du bruit: il parle quand les autres se taisent, rit de ce qui n'est pas drôle, discute ce qui est réglé, voit noir ce qui est blanc et... ne manque pas de le faire savoir. Par bonheur, quand il devient insupportable, un bon "savon" administré par la collectivité lui assouplit le caractère et le remet sur le bon chemin pour un bout de temps.

Mais combien plus sympathique est le bon diable du nom de "Happy Man", dont la grande ambition est d'arriver à se fâcher. Celui-là passe son temps à "gueuler" pour la forme; à sourire à la vie, et à être content de lui-même...

Ce pauvre "Bashful", par contre est beaucoup moins heureux: il voudrait se présenter, quand il y a des élections, partir des "bombs" quand c'est le temps et faire des bonnes farces, à l'occasion, mais il doit compter avec sa m... timidité! Si au moins, il pouvait pâlir, mais non: il devient rouge comme un homard, tout le monde s'en aperçoit; son affaire est manquée et elle tourne toujours contre lui.

Reste Sneezzy: il n'est pas seul en classe, à avoir les muqueuses nasales sensibles, mais il éclipe tous ses rivaux par son art de soutenir, tout le temps qu'il éternue ou qu'il se mouche, la note musicale qu'il avait prise au début de l'opération... Ca l'amuse d'ailleurs autant que ses compagnons...

Comme vous voyez, personne n'y manque (pas même la vieille sorcière qui ne nous intéresse pas) et Disney serait venu étudier ses sujets parmi les élèves du droit, qu'il n'aurait pas su les incarner plus fidèlement...

Les Frères GRIMM

QUESTION DE TACTIQUE

Dans la Gazette du 26 février, un sénateur pose un geste bien louable. Dans une lettre à l'éditeur il explique brièvement mais clairement ce qu'est l'infaillibilité pontificale.

On sait que dans les discussions, certains interlocuteurs anglais pensent nous en boucher un coin et nous cracher le pire outrage quand ils nous ont lancé ces mots: "Vos idées? Vous n'êtes pas libres de les discuter, elles vous sont imposées par le Pape infaillible..."

Mais pourtant — comme le dit M. Hughes — dans la famille, la société, la nation, il faut une autorité qui décide et dont la décision soit finale. Autrement c'est le chaos.

En effet qu'arriverait-il si, par exemple, chaque citoyen des Etats-Unis pouvait à sa guise interpréter la Constitution de son pays? Chaos, désordre, guerre civile et tout ce que vous voudrez. Les législateurs ont été sages en confiant à une Cour l'interprétation de la Constitution. Et sa décision n'est-elle pas finale, indiscutable et jousissable pour ainsi dire de l'infaillibilité?

En Angleterre, au Canada, partout c'est de même. Eh bien! l'infaillibilité pontificale n'est en somme que l'interprétation finale, sans appel de la doctrine de l'Eglise catholique. Le Pape n'a pas pour mission de nous révéler, sous l'inspiration du Saint-Esprit, de nouvelles doc-

trines. Son rôle consiste à décider, lorsque c'est nécessaire, ce que veut dire tel passage du dépôt de la Révélation, maintenant fermé à toute addition.

Certes aucun catholique ne doit ignorer ces vérités. Mais, si élémentaires qu'elles paraissent, elles sont généralement ignorées par nos adversaires. Les leur faire comprendre c'est du coup dissiper leurs préjugés et leur montrer que notre foi, si elle est d'abord surnaturelle, n'en est pas moins très raisonnable, plus raisonnable que le libre examen.

Quand bien même les quelques lignes du Sénateur Hughes n'auraient fait pénétrer qu'un seul rayon de lumière dans une seule intelligence, elles sont plus utiles à la cause catholique que tous les anathèmes, toutes les haines.

Ca revient toujours à dire que ceux qui descendent dans la mêlée, armés de la charité, font un meilleur travail que ces "bons messieurs" qui du haut de la colline de leur isolement vocifèrent des injures, et dans une langue que les Anglais ne comprennent même pas... Il s'agit du domaine national...

D'ailleurs quelle est l'utilité du levain si on le laisse à côté de la pâte?

D. J.

Les Étudiants trouveront tous les volumes dont ils ont besoin

SALON DE BARBIER
DU CAFÉ ST-JACQUES
R. NADREAU, prop.
415 EST, RUE STE-CATHERINE

CHEZ
DÉOM

1247, Saint-Denis Montréal

PHOTOGRAPHE
ATTITRÉ DES
ÉTUDIANTS.

Albert Dumas

RUE STE-CATHERINE, (Près St-Denis)
Tél. LAncester 5475—Réa. Atlantic 3495